

L'ÉTRANGE DOCTEUR NATTLIFE



J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS
PHOTO STUDIO PIAZ

POLICE et MYSTÈRE
Le volume Complet 85^{cs}



L'étrange docteur Nattlife

Roman policier inédit

par CLAUDE ASCAIN

CU298

182303P

CHAPITRE PREMIER

ZE

LE DOCTEUR WILLIAM NATTLIFE

— Allo, Mademoiselle ?...

Spencer Dillwood venait de décrocher son récepteur et appelait l'employée. La réponse ne tarda pas.

— Allo, j'écoute !... Allo, quel num...

La voix de la jeune fille s'interrompt. Elle s'interrompt même avec une sorte de hoquet. Dillwood l'entendit distinctement.

Presqu'aussitôt, il y eut un bruit mat qui lui parut ressembler à celui de la chute d'un corps humain sur un plancher, puis ce fut un choc sec et métallique, révélant la rupture de communication.

Spencer écouta intensément. Plus rien. Le silence complet.

— Bizarre, ça !... marmonna l'homme, après un long moment.

Il agita plusieurs fois le crochet, rapidement, pour attirer l'attention du bureau téléphonique — l'endroit n'était pas desservi par l'automatique — mais au bout de dix minutes il se rendit compte que ses efforts étaient totalement vains.

— Quoi ? se dit-il, n'y aurait-il qu'une seule employée ? Je vais essayer encore.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation de mise au théâtre et au cinématographe.

P. et M. n° 377

Quelqu'un pénétra dans la pièce. Dillwood, qui avait finalement abandonné l'appareil, se tourna vers lui.

— James, demanda-t-il, sais-tu où se trouve le bureau de poste ? Je veux dire le bureau téléphonique ?

— Non, patron... Connais pas.

— Je m'en doutais. Evidemment, c'est la première fois aussi que tu viens dans ce patelin.

— Qu'est-ce qui cloche, patron ?

— C'est justement ce que je voudrais bien savoir moi-même. Ecoute, James, voici ce que tu vas faire. File jusque chez ce docteur que je voulais appeler à l'appareil.

— Le docteur Nattlife ?

— Oui. C'est à huit cents mètres d'ici, dans la grand'rue. Comme il n'y a qu'une rue, dans le village, tu le trouveras facilement. Sans compter que tout le monde le connaît.

— Son nom complet est William Nattlife, je crois ?

— Oui. Tu lui diras que j'ai l'intention de lui rendre visite ce soir, à son cabinet, et qu'il veuille bien m'attendre. Il te fixera lui-même l'heure qui lui convient le mieux.

— Vous restez ici, patron ? Je ne serai pas long. Spencer Dillwood réfléchit.

— Oui, fit-il, après un instant. Tu m'attendras au cas où je serais sorti. Car je vais essayer encore une fois de téléphoner, et si ça ne marche pas mieux, j'ai l'intention d'éclaircir ce mystère.

James Todd allait quitter la pièce quand il pivota sur ses talons.

— Quelle raison dois-je donner au docteur Nattlife pour votre visite ?

— Aucune... Dis-lui que je désire lui parler, simplement.

Todd parut hésiter. Il se gratta le bout du nez.

— Alors, ne pas lui parler de... de l'assassinat ?

— Non. A moins qu'il ne t'amène lui-même sur le sujet. Dans ce cas, tu peux discuter avec lui. Tu en es aussi capable que moi, mon vieux.

Todd eut un sourire de remerciement. Il était le

bras droit de Dillwood, dont la profession officielle était celle d'attorney privé — avocat — à New-York, et qui pour des raisons spéciales, était venu dans ce petit village, situé à une heure de la grande ville.

Dillwood regarda sa montre et rumina.

— Il est neuf heures du soir. A moins que cela ne dérange le docteur je le verrai à onze heures. Je suppose qu'il se couche tard... fit-il.

Todd se mit à rire doucement.

— Vous êtes sûr qu'il n'est que neuf heures ?

— Oui. Pourquoi ?

— Parce qu'on dirait, au dehors, qu'il est passé minuit. Tout le village est couché, ma parole.

— Des campagnards évidemment. Ils imitent les poules. C'est assez caractéristique, si près de New-York. On se croirait au fin fond d'une lointaine province.

Dès qu'il fut seul, Dillwood essaya de nouveau d'obtenir une réponse au téléphone. Mais il comprit qu'il perdait son temps, et à son tour, quitta la pièce.

Comme l'avait dit Todd, la bourgade était déserte. Dillwood traversa la rue et s'arrêta un instant devant un vieux bâtiment pompeusement baptisé hôtel. Une lumière faible brillait au rez-de-chaussée, mais trente secondes plus tard, elle eût été éteinte, car l'homme qui avait quitté son pupitre allait tourner le commutateur. Il s'apprêtait à se retirer.

— Vous désirez une chambre, Monsieur ? Ah, c'est vous, monsieur Dillwood !

Il venait de reconnaître le personnage qui, en compagnie d'un ami, avait diné, le soir même, à l'hôtel.

— La chambre en face ne vous plaît pas ? continua-t-il. Ça ne doit pas être bien gai chez Bill Gibson...

— Mais si, mais si !... Je suis très bien là-bas...

— Alors, que désirez-vous, monsieur Dillwood... Il est l'heure où les gens respectables vont au lit.

Dillwood réprima un sourire ironique.

— Vous êtes pourtant debout, encore, murmura-

t-il. Je plaisantais, monsieur Charter, ajouta-t-il vivement. Dites... Pourriez-vous me donner quelques renseignements. Je ne vous retiendrai pas longtemps.

— Des renseignements ? A propos de quoi ?

— Où est le bureau du standard téléphonique ?

— Le quoi ? fit M. Charter, en écarquillant les yeux.

— Le bureau téléphonique... répéta Dillwood, patiemment.

— Ben, y a des appareils dans plusieurs maisons. Ici, chez Bill Gibbson, chez le docteur, chez...

— Oui, oui, je sais... Mais ce n'est pas ça que je vous demande. Ecoutez... Quand vous décrochez, et que vous criez « Allo ! » dans l'appareil, qui est-ce qui vous répond ?

Le visage de M. Charter s'illumina.

— Ah, bon... C'est la demoiselle du bureau.

— Parfait. Où est situé ledit bureau ?

— Oh, à Cresville... A cinq kilomètres d'ici.

— Il n'y en a donc pas dans le village...

— Y en a jamais eu.

Dillwood procédait par étapes, afin de bien se faire comprendre de l'hôtelier qui était lent d'esprit.

— Vous êtes déjà allé à Cresville ?

— Au bureau du téléphone ? Oui. Une fois.

— Combien d'employés, là-bas ?

— Sais pas. Mais je crois qu'il y en a deux, dans la journée... Oui, ça doit être deux. Les voix sont différentes. La nuit, n'y en a plus qu'une, parce qu'on ne téléphone pas quand on dort... Et tout le monde dort, ici, la nuit.

— Lumineux, comme explication. Vous êtes un as, monsieur Charter... déclara Dillwood d'un air sérieux.

Il s'approcha de l'appareil qui se trouvait sur le pupitre et décrocha le récepteur. Il démontra à l'hôtelier qu'on ne recevait aucune réponse.

— Ben, fit M. Charter, en hochant la tête, c'est qu'elle a dû s'absenter... Ou peut-être qu'elle dort...

Il accompagna cette dernière remarque d'un bâillement très significatif, et accomplit quelques pas

vers l'escalier. Dillwood n'insista pas et quitta l'hôtel.

De retour dans la chambre où il avait élu domicile durant son séjour à Spotstown, il haussa les épaules :

— On se croirait dans un patelin situé dans une île déserte au beau milieu de l'Océan... grommela-t-il.

Todd n'était pas encore de retour. En l'attendant, Dillwood alluma un cigare et se mit à fumer lentement.

Dès qu'il en aurait terminé avec le docteur Natcliffe, il se rendrait, décida-t-il, à Cresville, pour se rendre compte de ce qui avait bien pu se passer. Peut-être l'employée s'était-elle trouvée mal, et avait-elle besoin de soins ?

— J'ai presque le temps, même, pensa-t-il, d'y aller tout de suite, puisque Natcliffe... Ah, voilà James...

Son collaborateur venait de rentrer.

— On vous attend tout de suite, si vous voulez, patron... Le docteur est curieux, m'a-t-il dit, de savoir ce que vous lui voulez.

— Tu m'accompagnes... déclara Dillwood, en se levant.

Au premier coup de sonnette, la porte de Natcliffe s'ouvrit comme si, pensa Dillwood, l'homme se fût trouvé derrière, à guetter.

Assis derrière sa table massive, Natcliffe regarda tour à tour les deux visiteurs, puis s'adressant à Dillwood, avec un sourire :

— Vous êtes monsieur Spencer Dillwood, de New-York, n'est-ce pas ?

L'interpellé tourna vivement la tête vers Todd, qui manifestait la même surprise que lui. Le docteur continua :

— Oh, ce n'est pas votre ami qui m'a renseigné...

Dillwood était à Spotstown sous le nom de Smith. Il répondit brièvement, en regardant son interlocuteur bien en face :

— Vous êtes remarquablement informé, docteur !

— Dans ma profession, on doit l'être, cher Monsieur. J'ajouterai que j'attendais votre visite, d'un

moment à l'autre. Vous vous êtes installé dans le petit appartement de Bill Gibson, n'est-ce pas ?

Dillwood fit un signe de tête affirmatif. Ce n'était pas extraordinaire, après tout que le docteur fût au courant, mais il était agacé par la manière satisfait de soi-même dont s'exprimait Nattlife. Dillwood répéta :

— Vous êtes vraiment bien au courant.

— Bah... Dans une petite agglomération comme Spotstown, chacun est au courant des affaires des autres, ou presque. Au fond, tout le village sait qui vous êtes, et les raisons de votre arrivée ici...

Cette fois, Dillwood eut un mouvement de stupeur.

Nattlife poursuivit avec son sourire sarcastique :

— Le receveur des postes, lorsqu'il est un tant soit peu bavard, laisse filtrer à droite et à gauche, des petites informations... Pas indiscrètes, évidemment, mais enfin, il sait se rendre intéressant.

— Oui... Et alors, docteur ? Qu'a-t-il dit au juste ?

Les dents blanches de Nattlife luisaient sous la moustache d'un noir de jais qu'accompagnait une courte barbe, soigneusement taillée.

— Alors, continua-t-il, après la mystérieuse disparition de Bill Gibson, cependant que tout le village était sens dessus dessous, le receveur des postes s'est souvenu que Gibson avait entretenu une correspondance avec quelqu'un dont le prénom était Spencer... Plus tard, quand on retrouva le cadavre, le brave homme se rappela beaucoup d'autres choses, encore...

— Tiens ! Tiens... Par exemple ? questionna Dillwood.

— Nous en parlerons dans un instant... articula le docteur. J'ai reçu ses confidences et lui ai conseillé de garder le secret, tout au moins sur le nom de... sur votre nom, enfin. En résumé, les gens du pays croient que vous vous appelez Smith, mais comprennent que vous êtes ici pour enquêter sur la mort de ce pauvre Gibson.

Dillwood poussa un court soupir de soulagement et murmura :

— J'avais cru comprendre, tout à l'heure, que

tout le monde savait à quoi s'en tenir sur ma personnalité...

— C'est bien ce que j'ai voulu dire, mais...

— Je n'y comprends plus rien, alors !

— Attendez... Cela va être très facile. On sait que, bien longtemps avant sa mort — dix mois, environ — Bill Gibson était en correspondance avec un homme de loi de New-York à qui il avait confié sa crainte perpétuelle d'être assassiné un jour...

Dillwood et Todd ne quittaient pas le docteur du regard.

— On sait également, continua ce dernier, que Gibson avait envoyé à cet homme de loi — M. Smith, pour tout le monde, et M. Spencer Dillwood pour moi — avait envoyé, dis-je, les doubles de ses clefs avec mission de venir sur-le-champ à Spotstown, au cas où il — Gibson — disparaîtrait, et de s'installer chez lui.

Nattlife prit un petit temps et précisa :

— Ce cher receveur des postes ajoute que l'homme de loi serait en mesure de trouver chez Gibson, des indices suffisants pour faire arrêter les ou les coupables.

Dillwood respira fortement et murmura du bout des lèvres :

— Il a de bons yeux, hein ! le receveur des postes !... Au point de lire le courrier d'autrui, à travers les enveloppes !

Le docteur eut un haussement d'épaules.

— Il paraît que Gibson lui avait confié ces choses...

— Vous n'en croyez pas un mot, sans doute ?

— Moi ? Non, certes... J'ai la même opinion que vous, monsieur Dillwood.

Todd intervint d'une voix calme :

— Et comme Gibson ne peut plus parler pour confirmer ou démentir ce fonctionnaire assez exceptionnel...

— Oui, grommela Dillwood, il n'y a pas à discuter. Mais, reprit-il, je ne suis pas fâché, après tout que tout le monde sache ce qui s'est passé. Cela m'évitera, en ce qui concerne notre entrevue, docteur, un fastidieux exposé des faits.

— Vous êtes ici, pour découvrir l'assassin de Bill Gibson ? remarqua Nattlife, avec son éternel sourire félin.

— Précisément... ponctua Dillwood.

— Et... vous êtes venu me demander de vous aider ?

La réponse fut celle d'un diplomate.

— Je désire l'aide de tous ceux qui peuvent m'être utiles dans la tâche que j'ai assumée.

Le docteur tambourina de ses longs doigts secs, sur le bureau et lentement, il articula :

— Je ne demande pas mieux... Mais... savez-vous, monsieur Dillwood que tout cela est — du moins, je le crois — incroyablement embrouillé, mystérieux, compliqué... Et je doute qu'on parvienne à y voir clair.

Son rire produisit l'effet d'un grincement de crécelle.

CHAPITRE II

ÉTRANGE AFFAIRE

Le docteur Nattlife parut se rendre compte qu'il avait produit une impression désagréable, et changea l'expression de son visage. Il avait un sourire séduisant quand il le voulait.

— Je vais faire de mon mieux... assura-t-il.

Dillwood commença de poser des questions nettes et précises.

— Vous souvenez-vous, demanda-t-il, de la date approximative de...

— De la disparition de Gibson ? Oh, très bien. Il y a une semaine, aujourd'hui. J'ai été, du reste, le premier à m'en apercevoir.

— Comment cela ? fit vivement Dillwood.

— Je connaissais assez Gibson. Il aimait à jouer aux échecs, et nous nous rencontrions, de temps à autre, ici, pour une partie.

— Vous vous voyiez régulièrement ?

— Non. Parfois, nous restions quinze jours, voire

trois semaines sans nous asseoir l'un en face de l'autre, et puis d'autres fois, nous jouions jusqu'à trois matches dans la même semaine.

— Oui. Et alors ?

— Il y a huit jours, donc, j'étais dans mon cabinet, à m'ennuyer. Il faisait mauvais, je n'avais pas de clients à voir. L'envie me prit de sortir et me rendre chez Gibson, mon échiquier sous le bras. Je ne l'ai pas trouvé. Et j'en fus très étonné...

— Pourquoi ? Il pouvait être sorti...

— Mais non, voyons ! s'exclama le docteur, qui, après un temps, articula, avec calme :

— Dites, monsieur Dillwood, vous n'aviez sans doute jamais vu Bill Gibson ?

— Non, jamais.

— Et vous n'avez pas beaucoup de renseignements à son sujet ?

— Rien. Je me suis aperçu que chaque fois que j'ai essayé de parler de lui, ici et là, dans la bourgade, chacun devenait subitement très pressé, avait quelque chose à faire ailleurs. En un mot, on filait tout de suite sans répondre.

— Parfait, marmonna le médecin, en regardant intensément son interlocuteur. Excusez-moi, mon attitude vous semble étrange, mais... je voudrais vous poser, moi-même quelques questions.

— Je vous écoute... fit Dillwood, à la grande stupéfaction de Todd, qui, dans son coin, fronçait les sourcils.

— Vous êtes homme de loi, n'est-ce pas ? commença Nattlife.

— Oui. Avocat... Et mon compagnon, ajouta Dillwood, est mon secrétaire et principal collaborateur.

— Puis-je savoir le motif qui vous a amené ici ?

— Mais !... Vous m'avez dit vous-même que vous le connaissiez.

— Ah, bon... Cette histoire de correspondance est donc exacte ?

— Oui, admit Dillwood, qui refrénait son impatience intérieure.

— Et, reprit Nattlife, c'est tout, absolument tout ce que vous savez de cette affaire ?

— Pour le moment, oui, docteur. C'est d'ailleurs la raison de ma visite chez vous, ce soir.

— Bon. Vous ne saviez donc pas que Gibson était invalide. Qu'il ne se déplaçait jamais sans l'aide d'un domestique nègre qui le transportait dans ses bras jusqu'à sa petite voiture servant aux promenades, les jours de beau temps ?

— Voilà un précieux renseignement. Je comprends maintenant que vous eussiez été étonné de ne pas le trouver chez lui.

Todd continuait à être envahi de sentiments divers, mais un échange rapide de regards avec son patron le rassura, et il comprit instantanément. Dillwood connaissait parfaitement le détail qui venait d'être mentionné par le docteur, mais il avait adopté une tactique définie.

Dès qu'il s'était trouvé en présence de Nattlife, il l'avait jugé. Intelligent, défiant et égoïste, s'était-il dit. Aussitôt, Dillwood avait décidé de naviguer selon le vent et de donner à son vis-à-vis l'impression qu'il dirigeait les événements et conduisait la conversation à son gré.

Tout à coup, le docteur demanda :

— Puisque personne ne vous a renseigné, monsieur Dillwood, comment pouviez-vous savoir que Gibson me fréquentait plus ou moins ?

— Mais... je ne le savais pas !...

— Alors, c'est par pure divination que vous êtes venu à moi ?

— Non. C'est parce que vous êtes le légataire universel de Gibson.

Cette fois, Nattlife eut un sursaut et ses yeux exprimèrent la stupéfaction la plus intense. Il pencha le buste en avant.

— Moi ?... Sur quoi vous basez-vous pour...

— Parce qu'il y a déjà quelque temps que Gibson m'avait envoyé son testament. Le receveur des postes ne vous avait donc pas parlé de la chose ? Il avait dû l'oublier, sans doute !

Le docteur changea de position de manière à replacer son visage dans la zone d'ombre de l'abat-jour vert de sa lampe de bureau. Dillwood remarqua la lueur brève de satisfaction qui avait passé

dans les yeux de Nattlife. Mais déjà, celui-ci, murmurait :

— Bah !... Il ne doit pas laisser grand'chose. Mais quelle idée de m'avoir légué ses petites affaires ! Jamais il ne m'avait laissé entendre qu'il éprouvait une telle sympathie pour moi...

— Cependant, reprit Dillwood, il me parlait souvent de vous, dans ses lettres. Vous étiez son docteur. Il était content de vos soins.

Nattlife eut un geste vague de la main, comme pour protéger sa modestie. Il reprit d'un air fausement paternel :

— Vous êtes arrivé depuis ce matin, n'est-ce pas ?

— Oui... Je n'ai pas perdu de temps.

— Pourquoi, alors, avez-vous attendu ce soir pour me rendre visite, au lieu d'être venu directement me trouver ?

— Parce que je ne voulais pas vous déranger au milieu de vos consultations, riposta Dillwood, qui semblait avoir prévu la question, et aussi parce que j'ai passé assez de temps à examiner l'intérieur de Gibson... J'ai voulu également, me rendre compte de l'atmosphère de la bourgade... Enfin, je pense que vous comprenez...

— Oui, oui, ricana le docteur. Prendre quelques petits renseignements sur moi, par exemple.

Todd remua sur sa chaise. Dillwood reprima un sourire, car l'expression de son aide signifiait clairement qu'il aurait projeté avec joie le docteur par la fenêtre pour cette impertinence.

— Ma foi, dit calmement l'avocat, je vous suppose l'esprit assez ouvert pour admettre la logique de cette attitude. Maintenant, je voudrais bien obtenir quelques nouveaux détails sur Gibson.

Il croisa les jambes et poursuivit :

— L'homme était donc paralysé des jambes ?

Le sourire satanique de Nattlife reparut et sa réponse fit l'effet d'une explosion de bombe.

— Pas du tout... Il était aussi capable de marcher que vous et moi !

Dillwood ouvrit et referma la bouche, sans proférer un son. Todd faillit tomber de sa chaise. Le

seul qui gardait son calme était le docteur. Il regarda ses visiteurs, tour à tour.

— Je comprends votre stupéfaction, Messieurs, articula-t-il, mais ceci est un des nombreux points mystérieux de l'affaire. Je vous avais bien dit qu'elle était obscure...

— Un simulateur !... s'exclama Dillwood.

— Pardon... Je n'ai pas dit cela...

La chose devenait ahurissante. Nattlife précisa :

— En tant que docteur, je répète que les jambes de Gibson étaient parfaitement solides et robustes. La circulation sanguine s'effectuait normalement, les nerfs et les muscles s'avéraient normaux. Mais...

Il fit un geste de la main et déclara :

— Jamais, Gibson n'a pu tenir debout. A chaque essai, il s'écroulait sur le sol et s'évanouissait comme si une intolérable souffrance le ravageait. Maintes et maintes fois, j'avais tenté l'expérience, avec le même résultat invariable et désastreux.

— Mais qu'avait-il donc, exactement ?

Le docteur eut une curieuse inflexion de voix et laissa tomber :

— Il devait avoir quelque chose au cerveau, à mon avis... Une déficience qui empêchait la libre communication entre sa volonté et son corps. J'ajoute que je lui avais souvent conseillé de se faire examiner par un spécialiste de New-York, mais il ne le voulait pas. Il affirmait qu'il avait tout essayé et que c'était inutile.

— Extraordinaire, murmura Dillwood. Ainsi donc il était résigné à son état... Dites-moi, docteur, il y avait longtemps qu'il était à Spotstown ? Pourquoi s'était-il fixé, ici ?

— Il était arrivé depuis un an environ. L'endroit lui plaisait. Il aimait cette grande rue, il aimait le paysage qu'il voyait de sa fenêtre et que vous avez sans doute remarqué...

— Oui... Cette vue sur la rivière bordée d'arbres, est charmante.

— Il s'installait dans un grand fauteuil derrière ses rideaux et rêvassait. Mais il lisait surtout. Du matin au soir. Parfois, son nègre le descendait jusqu'à sa petite voiture.

Le docteur était lancé dans des détails.

— J'ai dit tout à l'heure qu'il ne devait pas avoir grand'chose, mais après tout, je me trompe peut-être. Vous avez vu ces tableaux et tapisseries dont il avait orné son appartement ? Cela représente une petite fortune... Il achetait tous les nouveaux livres qui étaient publiés, il était abonné à une grande quantité de revues et de magazines.

Dillwood écoutait attentivement. Dès que le docteur se tut, il revint aux faits présents :

— Pouvez-vous me décrire les circonstances exactes dans lesquelles vous avez constaté sa disparition ?

— Certainement. Les détails sont gravés dans ma mémoire. J'étais absolument certain de le trouver car il ne sort jamais après le coucher du soleil, et il faisait nuit depuis une demi-heure, environ.

« J'ai frappé, une fois, deux fois, dix fois... Puis quand je constatai qu'il ne répondait pas, je suis redescendu, je suis entré dans la boutique du droguiste, en bas pour m'informer.

« On me répondit que le nègre l'avait emmené en promenade, et que l'on n'avait pas remarqué le retour de Gibson. Mais on croyait qu'il était là-haut, naturellement.

— Et alors, docteur ?

— Le policeman du village venait, justement, d'entrer dans le magasin. Je le mis au courant et le priai de m'accompagner, ainsi que le droguiste. Nous remontâmes tous et après de nouveaux essais infructueux de ma part, je proposai d'enfoncer la porte.

« Mais — le docteur sourit — le droguiste est propriétaire de l'immeuble et n'y tenait pas du tout. Il se souvint qu'il possédait une clef de réserve. Nous entrâmes et... et voilà... Il n'y avait personne.

— Vous avez déplacé des objets, des meubles ?

— Non, rien. Nous avons tout laissé dans l'état exact où vous avez trouvé l'appartement en arrivant, ce matin. Je décidai de poster là un homme avec mission de prévenir la police du retour de Gibson, et, en compagnie du policeman ainsi que de quelques gens de bonne volonté j'ai cherché toute la nuit...

Dans le village, sur les routes, dans les fossés, dans les champs... Et aussi dans toutes les maisons... Peut-être, avais-je songé, s'était-il arrêté quelque part ?

— Dans ce cas, murmura Dillwood, il aurait envoyé son nègre pour...

Le docteur haussa les épaules.

— Mais non... Pour rassurer qui ? Il n'avait de comptes à rendre à personne !... Si je n'avais eu envie de jouer aux échecs ce soir-là, on n'aurait rien su de cette disparition, pendant de longues heures encore... Jusqu'au lendemain, midi, sans doute.

Dillwood approuva et remarqua :

— Evidemment... Et c'est alors que vous n'aviez guère d'espoir de le retrouver que...

— Oui, monsieur Dillwood... Huit jours plus tard, je passais rapidement près de l'endroit appelé le *Coin du Diable*, en route vers un client qui m'avait appelé pour le soigner... Vous connaissez le *Coin du Diable* ?

— Je ne l'ai pas vu, mais je compte y aller le plus tôt possible.

— C'est un ravin profond, avec des parois à pic... Une roche plate la surplombe. Ce matin, donc, j'ai vu, alors que je me trouvais sur la route, à cinq heures, un étrange spectacle, à deux cents mètres sur la droite... Je stoppai, comme bien vous l'imaginez, et me précipitai. Ce n'était pas une illusion...

« Bill Gibson était assis dans son fauteuil roulant. Un peu plus loin, accroupi au pied d'un arbre, et le dos appuyé au tronc, les genoux à hauteur de menton et les bras encerclant lesdits genoux, le nègre !

« Chacun d'eux avait une balle en pleine tête...

Le docteur se tut et regarda fixement Dillwood.

— Ici, fit-il, un deuxième mystère...

— Lequel, docteur ?

— D'après l'examen des corps, j'ai constaté que la mort ne remontait pas à plus de *six heures* !...

— C'est-à-dire à minuit...

— Environ... Et c'est inouï, quand on se demande ce qu'avaient bien pu devenir le nègre et son maître durant une semaine !

Un lourd silence régna, puis Nattlife, ajouta :

— Du coup, je téléphonai à mon confrère, le vieux docteur Palmer de se rendre chez mon client, à ma place.

Nouveau silence, après lequel Dillwood se leva et tendit la main.

— Je vous remercie docteur... Il se fait tard... Nous reprendrons cette conversation demain dans la matinée.

A peine les deux hommes dans la rue, Dillwood se frappa le front.

— James... Va prendre l'auto au garage...

— Mais... patron... Il est une heure du matin !

— Peu importe... Nous allons à Cresville... Je veux savoir si l'employée des téléphones est en bonne santé.

— Cela a-t-il un rapport avec...

Dillwood lança un regard foudroyant et Todd s'esquiva sans en demander davantage. Dix minutes plus tard, ils roulaient sans parler, sur la route déserte.

De multiples problèmes assaillaient Dillwood. Au premier plan, cette mystérieuse et dramatique histoire Gibson.

— C'est toi qui avais pris la communication ce matin, James... Qu'est-ce qu'on t'avait dit exactement ?

— Je vous ai fidèlement répété patron, les termes de l'appel. On vous demandait d'urgence à Spots-town à propos de Bill Gibson. Rien d'autre.

— Une voix de jeune fille, m'avais-tu dit...

— Oui, patron. Je voulais lui demander de la part de qui elle appelait mais elle avait déjà coupé...

— Sans doute, sur l'ordre du receveur des postes.

La voiture stoppa dans Cresville qui était une petite ville plus importante que Spotsdown.

CHAPITRE III

UNE NUIT A ÉMOTIONS

La course avait été de peu de durée. Pas même cinq minutes. Dillwood avisa un passant solitaire et lui demanda où se trouvait le bureau de poste. L'autre le regarda interloqué.

— Oui, évidemment, dit Spencer, c'est un peu tard... Mais j'ai besoin du renseignement tout de même...

Le bâtiment se trouvait dans la rue principale. On voyait deux fenêtres éclairées au premier étage. Todd qui avait sauté en bas de la voiture, essaya la porte. Fermée à clef.

Dillwood réfléchit. Sa profession l'avait habitué à des décisions promptes. Il avait des réflexes de policier car, non seulement il était avocat, mais exerçait les fonctions secrètes d'agent du contre-espionnage des Etats-Unis, avec Todd qui le secondait fort bien.

— Il faut avertir la police... décida-t-il.

Une lampe verte brillait discrètement à la porte d'un petit édifice, un peu plus haut dans la même rue. Il n'y avait là qu'un représentant de service de nuit. Celui-ci était assoupi sur une chaise, son dolman accroché au dossier.

Dillwood le mit au courant en quelques mots. Grognements en réponse. Mais après quelques essais au téléphone qui demeurèrent infructueux, le policeman se décida à réveiller un secrétaire qui dormait dans une pièce voisine.

On possédait au bureau de police, les doubles des clefs de tous les établissements publics de Cresville : poste de pompiers, mairie, salle des fêtes, etc. C'était ce qu'avait espéré Dillwood.

Quand les trois hommes — Dillwood, Todd et le policeman — entrèrent dans la pièce, l'homme en uniforme s'exclama hargneusement ;

— Je vous l'avais bien dit qu'elle dormait !

On voyait, en face de la porte, le tableau du standard. Une forme féminine était assise, devant une table où il y avait des leviers. Elle était perchée sur un haut tabouret.

Elle s'offrait de dos à la vue. La tête appuyée sur les deux bras qui reposaient sur la table, elle donnait, effectivement, l'impression de se trouver plongée dans un profond sommeil.

Dillwood fit quelques pas, et répondit d'une voix creuse :

— Oui... Elle dort... Mais pour l'éternité !...

Sous son tabouret, une grande flaque sombre et sinistre.

— Voyez, dit encore Dillwood, elle a été frappée d'un coup de poignard, entre les deux épaules. La mort a dû survenir presque instantanément.

Le policeman ouvrait des yeux exorbités.

— Ne touchez pas, beugla-t-il, ne touch...

Dillwood eut un ricanement amer.

— A cause des empreintes digitales du meurtrier ? Je suis sûr qu'on n'en trouvera pas. Rien que l'audace féroce de ce crime nous démontre qu'il ne s'agit pas d'un débutant. Il devait être ganté... Je vous ai dit que j'avais entendu la chute d'un corps... Ce qui prouve que l'assassin l'a relevé et installé sur le tabouret.

Le chef de la police, appelé en toute hâte, recueillit la déposition de Dillwood. Dès le lendemain matin — ou plutôt dans quelques heures, après le lever du jour — il commencerait son enquête.

Les deux amis se remirent en route pour Spots-town. A peine étaient-ils sortis de Cresville afin de s'engager sur la grand'route, que Todd poussa un hurlement inarticulé. Dillwood lui-même était très pâle.

Une grosse auto avait jailli d'un tournant et viré de telle façon que l'accrochage eût été inévitable, si la petite conduite intérieure de l'avocat avait roulé vite.

D'un maître coup de volant, il avait braqué vers le fossé. Un déchirement de tôle... La grosse voiture venait de passer et de disparaître dans la nuit.

Les roues avant de Dillwood étaient bloquées par

un buisson. Les deux collaborateurs n'eurent aucune peine à remettre l'auto sur le macadam.

Sa lampe électrique en main, Dillwood constata qu'une de ses ailes avait été arrachée.

— L'autre auto doit avoir un pépin aussi... murmura Todd. Est-ce qu'on peut rouler, patron ?

— Oui... Mais lentement... Il y a peut-être encore quelque chose d'autre d'abîmé. Si jamais l'essieu avant nous lâchait en cours de route !

Ils revinrent à toute petite allure. Quelle ne fut pas leur surprise de constater en atteignant Spots-town, que le village était en pleine animation !... Ils l'avaient laissé endormi et désert.

Et maintenant, des gens stationnaient, discutaient avec véhémence. Quand l'auto fut entendue, un groupe accourut, vociférant des menaces.

— Quoi ? Mais qu'y a-t-il donc ? lança Todd.

— Ah, c'est M. Smith et son ami... cria quelqu'un.

— Qu'est-ce qu'ils faisaient dehors, à c't'heure-là ? gronda un autre, le visage défiant.

Après force échanges de paroles, Dillwood apprit enfin ce qui s'était passé. Et il échangea un regard de stupeur avec Todd.

— Oui !... fit quelqu'un — c'est le docteur Nattlife qui a été enlevé ! Dans une grosse auto qui...

— Attendez !... Une limousine de telle et telle marque ?

Todd fit la description sommaire de la voiture qui avait failli les prendre en écharpe. Les conversations reprirent de plus belle. Comment M. Smith pouvait-il savoir ?

L'intervention du maire permit de mettre un peu d'ordre dans tous ces propos décousus.

Il expliqua qu'on avait entendu des coups de feu et que les voisins du docteur, alarmés, avaient ouvert leur fenêtre. Ils avaient vu, alors, deux hommes transportant Nattlife qui se débattait.

Le temps de réfléchir avait manqué. Déjà, l'auto dont le moteur était en mouvement, démarrait et prenait de la vitesse. Cela s'était passé tellement vite que sans la constatation des indices permettant d'appuyer le récit, on aurait pu croire à une hallucination de la part des témoins de l'enlèvement.

En effet, tout était en désordre chez le docteur. Une chaise gisait brisée dans la chambre à coucher. Natcliffe venait de se dévêtir dans la salle de bain et s'apprêtait à se coucher, sans doute, quand les bandits avaient fait irruption.

— J'ai voulu donner l'alarme dans les bourgades environnantes, dit encore le maire, mais on ne répond pas du bureau des téléphones de Cresville !... Heureusement, il me restait le télégraphe...

Dillwood demanda l'autorisation de pénétrer chez le docteur. Il expliqua son désir par le fait qu'il avait eu un entretien avec ce dernier qui lui avait promis — soi-disant — de lui remettre une lettre. La situation du pseudo-Smith était embarrassante, et il tenait, autant que possible à éviter de donner lieu à des commentaires.

Les gens étaient comme des moutons affolés par l'orage. On ne savait que penser. En d'autres circonstances, on aurait sans doute rapproché l'attentat contre Natcliffe de l'assassinat de Bill Gibson.

C'était, du reste, ce que faisait déjà Dillwood.

Le maire l'accompagna. Bien entendu, on ne trouva pas la lettre. Mais l'avocat new-yorkais avait eu le loisir d'inspecter les lieux et de constater que le docteur avait dû se défendre avec la chaise démolie.

Des traces de balles se voyaient sur l'un des murs. Les bandits avaient dû riposter avec leurs revolvers.

— Mais Natcliffe n'a pas été atteint, songea l'avocat.

Il en parla avec Todd, une fois de retour dans l'appartement de Gibson qu'ils occupaient tous deux.

— Si le docteur avait été blessé, spécifia-t-il, il n'aurait pas gigoté — j'emploie l'expression du témoin — avec autant de fureur, pendant qu'on le jetait dans l'auto.

Quelle nuit à émotions !... Ni l'un, ni l'autre ne ressentaient le besoin de dormir. Ils restèrent là à fumer des cigarettes.

James Todd marmonna, après un long moment :

— Vous ne croyez pas, patron, que l'assassinat de la pauvre téléphoniste ait quelque rapport avec ça ?

— Quelle est ton idée, James ?

— Eh bien, fit Todd, avec hésitation, il me semble que... Vous avez entendu le maire qui disait avoir essayé de communiquer avec les localités environnantes, et...

— Et c'est pour retarder l'alarme qu'on aurait tué l'employée ?

— Dame... Il me semble que...

Dillwood ne répondit que par un geste d'impatience et continua de fumer. Il articula, ensuite :

— Alors, il aurait fallu massacrer également l'employé des télégraphes de Spotstown ? Sans compter tous ceux qui, dans le village, peuvent connaître le code Morse !...

— En tout cas, reprit Todd, vous ne me contredirez pas si je dis que Nattlife a été emmené, en raison de ce qu'il sait sur le mystère Gibson... C'était pour l'empêcher de parler...

Dillwood paraissait ruminer. Il déclara :

— D'accord pour l'affaire Gibson... Mais dis-moi, James... N'était-il pas plus simple de l'assassiner sur place ? Comme la téléphoniste, par exemple, qui a reçu un maître coup de couteau ?

— Ah, vous admettez tout de même que cette pauvre fille...

— Il ne s'agit pas de cela. Je mentionnais son exécution comme exemple, tout simplement. Parce que je trouve tellement idiot et bruyant d'avoir réveillé la moitié du patelin avec des coups de feu...

James resta interdit et considéra longuement son patron.

— Peut-être Nattlife ne s'était-il pas laissé approcher ? Vous avez dit vous-même, patron, qu'il avait dû se défendre à coups de chaise...

« Les autres auront tiré et, pendant qu'il se jetait à l'abri derrière quelque meuble, lui auront sauté dessus... »

— Bon, coupa Dillwood avec brusquerie, il est temps de se coucher mon vieux... Dormons quelques heures.

L'aube se levait quand un policeman de Ridgwood — à vingt kilomètres de Spotstown, en direc-

tion de New-York — découvrit une grosse voiture abandonnée, sur la route.

Elle avait le pare-choc avant fortement tordu et portait un morceau de tôle aux bords déchirés, engagé dans l'armature abîmée. Après examen, on reconnut qu'il s'agissait de l'aile d'une autre voiture.

En un mot, c'était bien le véhicule qui avait accroché celui de Dillwood et qui avait, peu d'instants auparavant, servi à la fuite des kidnappers. Appelé sur les lieux, l'avocat en profita pour inspecter l'auto.

En dehors de la plaque d'immatriculation et de l'adresse ainsi que du nom du propriétaire, il ne releva rien d'intéressant.

Quand il rentra à Soptstown, il trouva James Todd qui l'attendait avec un visage animé.

— J'ai vu le docteur Palmer... dit Todd. J'ai eu une conversation intéressante avec lui. Si vous voulez lui rendre visite, il sera chez lui de deux à quatre heures.

— Je ne sais pas si j'irai, répondit Dillwood, en s'affalant dans un fauteuil. J'avais l'intention de faire une sieste. Je suis éreinté...

— Vous savez, patron, c'est exact ce qu'avait dit Natcliffe, à propos des jambes de Bill Gibson...

— C'est Palmer qui te l'a confirmé ? Qu'en savait-il ?

— Natcliffe lui avait demandé, il y a quelques mois, d'assister chez lui à une consultation et Palmer avait pu constater que Gibson ne semblait avoir aucune faiblesse musculaire de ce côté... Pourtant, m'a-t-il confié, le malade s'était écroulé, exactement dans les conditions décrites par Natcliffe, hier soir...

— Incompréhensible !... murmura Dillwood.

— De plus, continua Todd, Palmer a examiné le cadavre et vu, une fois de plus, que les cuisses, les mollets, etc., étaient parfaitement capables de soutenir l'homme et de marcher.

Dillwood se dressa brusquement.

— Le docteur Palmer est-il encore chez lui ? demanda-t-il.

— Il est dix heures... Oui, mais il ne va pas tarder à sortir... Je vous ai dit, patron, que...

— Oui, oui, je sais... Cet après-midi. Mais je ne

puis attendre. Demande-le au téléphone, tout de suite !

Dès que la communication fut établie, Dillwood s'empara du récepteur.

— Allo !... J'aimerais beaucoup voir le corps... Je suppose qu'il est encore au dépôt mortuaire...

Il écoute, et Todd voit son visage se renfrogner.

— Inhumé, déjà ? Pourquoi docteur ?

Quand il raccrocha, il se rejeta dans son fauteuil.

— On l'a déjà enterré, fit-il. Palmer me dit qu'il s'est décomposé avec une telle rapidité, que c'en était une pestilence !... Pourtant nous ne sommes pas à l'époque des grandes chaleurs. Et tu as entendu toi-même que je l'ai questionné sur le nègre... Celui-là est encore en bon état...

— Vous pourriez l'examiner à défaut de l'autre ?

— Tu es fou, James... Il ne m'intéresse pas...

— C'était pour les jambes ? Mais puisque nous avons l'affirmation de deux docteurs ! Vous n'ignorez pas que c'est Palmer qui délivre les permis d'inhumer. Il est donc assermenté...

— C'est juste, admit Dillwood, en émettant un long soupir.

— Je n'avais pas fini de vous donner les détails de ma conversation, reprit Todd. Le docteur Palmer m'a dit que Gibson avait été tué à bout portant... Une balle en pleine bouche, qui lui a à moitié emporté la tête... De même que pour le nègre.

Dillwood releva le visage, l'œil aigu.

— Hein ?... Et il l'a tout de même identifié ?

— C'est exactement la réflexion que je lui ai faite, patron. Mais il m'a répondu qu'il y avait suffisamment d'autres preuves... Le nègre, les vêtements, la chaise roulante... Et puis Natlife était formel. Il avait été le docteur de Gibson. Il le connaissait sous toutes les coutures, si l'on peut dire.

— A bout portant... répéta Dillwood. Ce qui signifie que Gibson a été tué durant son sommeil...

— Et le noir aussi... souligna Todd.

— Mais qu'ont-ils bien pu faire durant une semaine ? Pourquoi n'en a-t-on pas terminé tout de suite, avec eux, après l'enlèvement ?

Todd attendit avant de risquer sa réponse.

— Vous aviez dit tout à l'heure, patron, articula-t-il, que l'assassinat de Nattlife eût été plus logique que son enlèvement. Ne vous semble-t-il pas qu'il y a corrélation entre les deux méthodes ?

— Quelles deux méthodes ?

— Celle concernant Gibson et l'autre... Qui sait si nous n'allons pas apprendre que le docteur a été retrouvé, dans huit jours, au *Coin du Diable*, avec une balle, à bout portant, dans la bouche, qui lui aura enlevé la moitié de la tête. à lui aussi ?

Dillwood serra les dents. Il parut sauter d'un sujet à l'autre.

— Tu as demandé au receveur des postes si c'est lui qui avait fait téléphoner pour nous avertir ?

— Oui, patron, et il m'a répondu par la négative. J'ai même — Todd hésita — ajouté que c'était peut-être l'employée des téléphones. Mais il a déclaré qu'elle était trop respectueuse des règlements pour accepter des commissions d'ordre privé.

— Ce qui élimine également, remarqua Dillwood, l'hypothèse d'un message transmis sur la demande de Nattlife...

Il eut un sourire crispé et ajouta :

— Cela nous donne un mystère de plus... Quand nous en serons à dix, nous ferons une petite croix et commencerons une nouvelle dizaine !

CHAPITRE III

UNE NOUVELLE AHURISSANTE

Dillwood et Todd étaient rentrés à New-York depuis deux jours. La double énigme — on pouvait même dire, la triple, si, comme Todd persistait à le croire, l'assassinat de la téléphoniste de Cresville faisait partie de cette affaire — en était toujours au même point.

L'automobile abandonnée par les agresseurs du docteur Nattlife avait été identifiée. Elle appartenait à un garagiste important, M. Myles Rodney. On avait pu espérer, un moment, découvrir une piste en sup-

posant qu'elle avait été louée, mais M. Rodney avait spécifié que c'était son auto personnelle qu'on avait volée.

Toutes les recherches s'étaient avérées sans succès, pour découvrir ce qu'avaient pu devenir les deux bandits et leur victime à partir du moment où ils avaient quitté la voiture.

— Ils ne sont pourtant pas partis à pied, répétait Dillwood.

— Ils n'auraient pu aller bien loin... surenchérisait Todd.

On avait enquêté partout où c'était possible. Personne n'avait vu, et encore moins reçu les trois hommes.

Dillwood et son assistant en discutaient encore dans leur bureau, lorsque la porte s'ouvrit et un personnage apparut sur le seuil. Dillwood resta muet de surprise. Un heureux sourire se dessina sur ses traits et il bondit hors du fauteuil.

— Marsant !... Toi, ici ? A New-York ?...

Daniel Marsant, l'un des meilleurs agents secrets du Deuxième Bureau français, rendit la longue poignée de main, puis après avoir fait connaissance avec James Todd qui ne travaillait pas encore avec Dillwood lors de son dernier voyage aux Etats-Unis, s'installa confortablement.

— Eh oui... fit-il. Me revoici... Tu dois déjà deviner les motifs de mon arrivée...

Dillwood éleva les sourcils. Après un instant, il articula :

— Le... le Grand-Maitre ?

— Oui... fit brièvement l'agent secret de Paris.

James Todd paraissait ne pas comprendre. Dillwood se tourna vers lui, et en quelques mots, le mit au courant :

— Le Grand-Maitre, dit-il, est un génie du crime... Tout lui est bon. Depuis l'escroquerie jusqu'à l'espionnage... Assassinats, vols, il ne recule devant rien. Il a des affiliés partout. Et Daniel Marsan s'est juré de le vaincre...

— Ce n'est pas la première fois qu'il se réfugie aux Etats-Unis, ajouta Marsant. Tu te souviens, Spencer ?

— Si je me souviens !... s'exclama Dillwood. Ainsi, il est de nouveau de ce côté-ci de la mare aux harengs ?

— *Yes...* répondit Daniel. Il y avait un an et demi que je n'avais plus entendu parler de lui. J'avais réussi à capturer plusieurs membres de sa bande, mais, comme toujours, hélas ! il m'avait filé entre les doigts. Mais je n'en continuais pas moins mes recherches. Et c'est en découvrant une piste — un autre complice, encore, qui avait pu s'enfuir — que j'ai en même temps, réussi à capter une lettre en provenance de New-York, portant toutes les marques d'authenticité d'origine... En un mot, une lettre d'instructions du Grand-Maitre !

« J'ai donc sollicité et obtenu du colonel Monneret, mon chef hiérarchique, l'autorisation de m'embarquer. Et me voici...

Marsant accepta la cigarette offerte, tira une bouffée et ajouta :

— Tu es libre, actuellement, Spencer ? Ou dois-je renoncer à ton concours extrêmement précieux ?

— Je suis à ta disposition, mon cher Daniel...

Todd sursauta et regarda Dillwood.

— Excusez-moi, patron, mais... il me semble que...

Dillwood coupa la phrase.

— Mais non, James. Rien ne m'oblige à poursuivre cette affaire à laquelle tu fais allusion. Je vais déposer le testament qui m'avait été confié, et je serai libre. Je laisserai à la police le soin de démêler un mystère qui ne me concerne pas, après tout.

— Ah ? Tu avais quelque chose en train ? demanda Marsant.

— Une histoire fantastique, mais je le répète, une fois que j'aurai remis le testament dont je parlais, aux autorités compétentes, je me lancerai avec ardeur à la poursuite du Grand-Maitre en ta compagnie.

Marsant tira de son portefeuille un papier plié en quatre.

— Ceci, dit-il, n'est qu'une copie de la lettre en question. Il y avait quelque temps que je faisais surveiller son destinataire et tout ce qui lui arrivait passait au cabinet noir, au préalable,

Daniel parcourut la feuille des yeux et releva la tête.

— Tu as une carte des environs de New-York ? demanda-t-il.

— Oui. Pourquoi ?...

— Je voudrais savoir où se trouve un village du nom de Spotstown.

— Hein ? Tu dis ? Spotstown ?

— Tu connais ? fit Marsant, surpris.

— Ah, ça par exemple !... Et que veux-tu faire là-bas ?

Daniel Marsant regarda son ami avec un sourire triomphal et articula, lentement pour produire son effet :

— M'y rendre en ta compagnie afin de mettre la main au collet du Grand-Maitre, mon cher Spencer !... Mais oui. Il est là-bas... Dissimulé sous le nom de Bill Gibson..

— Ah, je vais devenir fou !... bégaya Dillwood. Bill Gibson ? Le Grand-Maitre ? Oh !... Oh ! Tu entends, James ?

Marsant regardait les deux hommes dont l'agitation était caractéristique Dillwood reprit son sang-froid.

— C'est l'affaire dont je m'occupe, justement... fit-il.

Ce fut au tour de Marsant de sursauter.

— Gibson a commis quelque méfait ? Alors, je...

— Il est mort... Une balle dans la tête !

— Nom de D... !... Il l'avait prévu.

— Qu'est-ce que tu dis, Marsant ?

Tous ces échanges avaient eu lieu presque simultanément. Daniel Marsant, lut tout haut, la copie de lettre qu'il possédait.

Le Grand-Maitre y expliquait qu'il se trouvait actuellement à Spotstown, sous le nom de Bill Gibson pour dépister l'un de ses principaux lieutenants qui avait juré de le tuer, à la suite de l'exécution de son frère sur les ordres du Grand-Maitre.

Il recommandait à son correspondant de se défier au cas où l'ex-complice communiquerait avec lui afin de connaître la résidence actuelle du chef. Il ne fallait révéler le secret sous aucun prétexte.

— Ainsi, il est mort !... répéta Marsant.

— Tu as l'air de le regretter !

— Oui... Presque... On m'a volé l'immense satisfaction que j'aurais eue à l'arrêter, à lui passer les menottes, à lui rire au visage, depuis le temps qu'il m'échappait !...

— Tout s'explique, maintenant... intervint James Todd.

— En effet, murmura songeusement Dillwood. Il y avait longtemps que Gibson m'avait écrit pour la première fois afin de me signaler qu'il craignait d'être assassiné.

Dillwood conta l'affaire dans tous ses détails.

— Je comprends, maintenant, pourquoi il refusait obstinément un garde du corps que je lui proposais... Il ne tenait pas à être serré de trop près. Il m'avait également recommandé de ne jamais me rendre à Spotstown, sauf au cas où il viendrait à disparaître.

— Il savait donc qu'il serait enlevé avant d'être exécuté ?

Dillwood resta interdit.

— Tiens, c'est vrai... Comment avait-il pu deviner ?

— Bah, un détail secondaire, ça... fit Marsant. Tu as son testament, ici, Spencer ?

Dillwood ouvrit un dossier et en retira le document écrit à la main. La lettre au complice de France était tapée à la machine. Au surplus, parmi ses multiples talents du mal, le Grand-Maitre possédait celui de faussaire. Il changeait d'écriture à volonté.

Mais chose étrange, ici, le document — reproduction photographique de l'original — portait exactement la même signature « William Gibson » que le testament.

— Une chance, murmura Todd, car cela nous permet d'avoir confirmation que c'est bien la même main qui a écrit.

— C'est curieux, fit tout à coup, Marsant, je n'arrive pas à me rendre compte, à réaliser réellement que ce criminel extraordinaire n'existe plus, qu'il a été abattu, bêtement, pour ainsi dire, par un com-

parse... Il possédait un tel prestige, une telle pulsance sur ses hommes !... C'est pharamineux.

Il hocha la tête et murmura encore :

— Pourquoi avait-il fait son héritier du docteur Nattlife ?

— Et pourquoi Nattlife a-t-il été enlevé ? ajouta Dillwood.

James Todd hasarda, dans le silence général :

— Si je ne puis répondre à la question de M. Marsant, je crois que la seconde s'explique comme ceci : Nattlife a reçu les confidences de Gibson, il sait où est son trésor, et... et la bande l'aura enlevé pour lui extraire le secret...

Marsant et Dillwood continuaient à réfléchir.

— Ceci est très bien en théorie — déclara finalement Marsant, mais non en pratique. Il y a tant d'arguments qui s'y opposent. Il m'est impossible de croire que le Grand-Maitre qui possédait une extraordinaire personnalité s'était laissé aller à révéler son secret à un petit docteur provincial...

— Pourtant... commença Todd, qui s'obstinait.

— Mais non, confirma Dillwood, Marsant a raison. C'est qu'il y a autre chose.

— Moi, reprit Todd, je dis que le docteur Nattlife n'était — je parle au passé, comme s'il était mort, s'excusa-t-il — je veux dire, n'est pas un bonhomme ordinaire. Rappelez-vous, patron, ces yeux magnétiques, cette attitude bizarre...

— Oui, admit Dillwood, il a une personnalité. Mais de là, à admettre sans ambages tes conclusions, James...

— Spencer, déclara subitement Marsant, il faut retrouver le docteur Nattlife... Sans entrer dans les vues de Todd, je crois qu'il devait tout de même savoir quelque chose.

Daniel développa sa pensée.

— Tout d'abord, il faut bien se dire que l'exécuteur de Gibson, alias le Grand-Maitre avait quitté la bande depuis longtemps... Je présume que c'est vers la même époque que le Grand-Maitre est allé se cacher à Spottstown.

« Qui sait si, par une suite de circonstances que nous ignorons, mais qu'il faudra découvrir, le dis-

sident de l'organisation n'est pas parvenu, après de patientes recherches, à savoir que celui qu'il poursuivait se trouvait dans ce village ?

Marsant s'arrêta quelques secondes, et devant l'air approbateur de Dillwood, reprit avec vivacité :

— Admettons l'hypothèse suivante : il repère Gibson, il éprouve ses premiers soupçons, il entre en relations avec le docteur Nattlife, il gagne sa confiance, il apprend que l'homme est un faux paralytique des jambes et... ma foi, il agit.

Dillwood s'exclama le regard brillant.

— Ah, mais cela expliquerait alors l'enlèvement de Nattlife !... La bande aurait appris que...

Il s'interrompit et hocha la tête d'un air navré :

— Non. Comment l'aurait-elle appris, justement ?

Ce fut Todd qui lança l'argument propice.

— Et si le Grand-Maitre, se doutant que le docteur n'était pas dupe puisqu'il y avait eu cette consultation avec Palmer, avait prévenu ses acolytes — ceux qui lui restaient fidèles — qu'au cas où il lui arriverait quelque chose, Nattlife serait à soupçonner ?

— Oui, cela se tient, approuva Marsant.

Dillwood lança une bombe.

— Et si c'était Nattlife qui avait assassiné Gibson ? Puisqu'il était l'héritier universel ?

— Je n'aurais pas hésité une seconde à accepter cette hypothèse, déclara Marsant, si je n'avais lu la lettre dans laquelle le Grand-Maitre parle de la vengeance de son ex-lieutenant.

— Il n'a pas donné le nom, dans la lettre ?

— Malheureusement non... Tous les bandits sous les ordres du Grand-Maitre sont désignés par un numéro. Celui-ci est le n° 37. C'est tout ce que l'on peut savoir.

Todd avança quelque chose d'aussi audacieux que l'hypothèse de son patron. Il murmura :

— Et si Gibson n'avait désigné l'autre comme légataire que pour faire tomber les soupçons sur lui en cas de meurtre ?

— Ma foi, c'est possible aussi, prononça Marsant. Mais, alors, cela laisse inexplicée, la raison de l'enlèvement,

Il alluma une nouvelle cigarette et s'adressa à Dillwood.

— Veux-tu me raconter à nouveau, avec tous les détails, la marche chronologique de l'affaire ?

Quand Dillwood se fut exécuté avec empressement, Daniel Marsant montra une expression nouvelle. Il souriait d'un air énigmatique.

— Je crois que je commence à comprendre, enfin, dit-il. Mais c'est tellement ahurissant comme théorie, que j'ai besoin de l'étayer par les trouvailles que j'espère réaliser...

Il se leva, consulta sa montre, et annonça midi et demi.

— Allons, c'est le moment de déjeuner... Descendons à l'automatique. Et plus que jamais, concentrons nos efforts sur les recherches pour savoir ce qu'est devenu le docteur Nattlife.

« C'est lui qui nous donnera la clef de l'affaire.

— La clef de l'affaire ? répéta Dillwood, ébaubi. Mais nous la connaissons, Daniel !... Il n'y a que l'enlèvement de Nattlife à élucider.

— Alors, nous descendons ? clama Daniel, sans répondre à cette dernière remarque.

CHAPITRE IV

AUTOUR DE DEUX AUTOS

Le directeur de la compagnie d'assurances automobiles « The Motor » écoutait Spencer Dillwood. Cette visite avait été suggérée par Daniel Marsant et Dillwood, sans connaître le fond de la pensée de son ami, avait accepté son conseil.

— Je suis venu vous demander, dit-il, un renseignement au sujet du vol dont avait été victime un de vos clients, M. Myles Rodney...

Dillwood expliqua l'affaire. L'assureur ne paraissait pas très convaincu par les arguments de son interlocuteur.

— Je n'ai pas voulu importuner M. Rodney, pour-

suivit Dillwood, et j'ai pensé que vous pouviez me fournir tous détails.

Le directeur de « The Motor » ôta ses lunettes, les frotta méticuleusement avec une peau de chamois et les remit sur son nez.

— Hum, Monsieur Dillwood, fit-il, ce que vous désirez est en somme d'ordre confidentiel. A quel titre faites-vous cette démarche ?

— Je tiens absolument à retrouver le docteur Natcliffe... Je suis dépositaire d'un testament en sa faveur.

Peu à peu, l'autre se laissa convaincre.

— Vous n'ignorez pas, ajouta Dillwood, que c'est cette auto qui a détérioré la mienne et que...

— Oui, je sais. Je suis en rapport avec votre propre compagnie à ce sujet. Vous êtes assuré tous risques, n'est-ce pas.

Le directeur émit un petit rire.

— Curieux, cette rencontre en pleine nuit... fit-il. D'ailleurs, tout est curieux dans cette histoire. Le vol de l'auto aussi.

— Je vous promets, dit aussitôt Dillwood, la discrétion la plus absolue. Ce que vous me direz restera strictement entre nous.

— Oh, il n'y a rien d'énigmatique. Seulement, il faut croire que l'auto de M. Rodney était repérée depuis quelque temps.

— Pourquoi cela ?

— Parce que les portières comportent un système de sécurité très spécial qui ne s'ouvre qu'avec une certaine forme de clef. M. Rodney avait fermé sa voiture comme d'habitude. Ce qui ne l'a pas empêché de constater la disparition au sortir de la maison d'un client qu'il était allé voir.

— Votre opinion est que ?

— Que le voleur avait eu tout loisir d'examiner les serrures, d'en prendre des empreintes sérieuses, de faire fabriquer la clef nécessaire. Ce qui demandait du temps, comme vous le concevez.

— J'ai bien fait de venir vous trouver, murmura Dillwood.

— Evidemment, jamais M. Rodney ne vous aurait confié tout cela.

— Pourquoi ? Je lui aurais exposé mes raisons et...

— C'est un drôle de type... Très défiant. A preuve son système de serrure. Mais il a été roulé tout de même.

Le directeur de la compagnie accepta l'excellent havane tendu par Dillwood et tout en l'allumant, poursuivit :

— Quand je lui ai dit que j'avais l'impression que le vol avait été commis par quelqu'un qui paraissait bien connaître ses habitudes, il s'est emporté. Tout son personnel, m'a-t-il dit, est irréprochable. Mais j'ai répliqué qu'il y avait pas mal de monde qui allait et venait dans le garage. Il a des quantités de clients.

M. Knight — l'interlocuteur de Dillwood — tira une nouvelle bouffée et reprit :

— Il a encore riposté que sa voiture personnelle était toujours enfermée dans un box particulier.

— Alors ? Un employé, tout de même ?

— Non. J'ai fait ma propre enquête déjà. Tout le monde possède un alibi. Et puis, vraiment, ce serait une histoire rocambolesque.

— Quelles ont été les circonstances du vol ?

— Tout à fait classiques... L'auto était dans un parc gardé. Il y avait environ vingt minutes que M. Rodney l'avait laissée là. Le gardien vit arriver un monsieur très correct qui lui demanda où était la voiture de son « ami » Rodney, exhiba une clef qui s'adaptait parfaitement, déclara que c'était celle que lui avait confiée le propriétaire de la voiture et s'installa au volant.

— C'était à quel endroit ?

— Lexington Avenue... déclara M. Knight.

Dillwood prit note et remercia. Une bonne poignée de main. Il s'en fut tout droit au bureau de police le plus proche du parc à autos indiqué par le directeur de « The Motor ».

Pendant ce temps, James Todd, installé dans un de ces débits qu'on appelle *cafeterias*, sirotait avec lenteur et componction, un mélange de crème au chocolat et d'eau gazeuse glacée, à l'aide d'une longue paille.

Il paraissait désœuvré, mais en réalité, surveillait attentivement ce qui se passait dans un grand garage, juste en face. Des autos entraient, sortaient, des mécanos passaient affairés, c'était une ruche en plein travail.

Soudain son regard devint plus aigu. Une voiture venait de virer pour pénétrer sous le hall vitré. Quelques instants s'écoulèrent. Todd paya sa consommation et demanda la cabine téléphonique.

Il composa un numéro.

— Allo ? Le *Grand Garage Modèle* ? Allo... M. Rodney, s'il vous plaît ?

Une voix féminine lui répondit.

— M. Rodney vient d'arriver à l'instant, monsieur... Voulez-vous attendre à l'appareil ? C'est de la part de qui ?

Elle n'entendit plus rien et agita son crochet.

— Allo ? Allo ? On a coupé... Tant pis. il rappellera...

La communication avait été effectivement interromput. Mais Todd ne paraissait plus avoir l'intention de parler à M. Rodney. Il avait déjà appelé un autre numéro.

— Marsant ? C'est vous ?... Voilà le renseignement demandé.

Il donna des détails en peu de mots et raccrocha. D'un pas léger, il sortit et s'éloigna.

Dix minutes plus tard, Daniel Marsant entra au *Grand Garage Modèle*.

Il avisa un jeune mécano qui était en train de laver une voiture.

— Dis donc, petit, est-ce qu'on peut louer des autos ici ?

— Avec ou sans chauffeur, M'sieu ?

— Sans chauffeur. Je conduis moi-même...

Le mécano considéra le visiteur et sourit.

— Vous êtes Français ? fit-il.

— Tu as reconnu ça, hein !... Mon accent, naturellement.

Quiconque parmi les gens qui connaissaient Daniel aurait assisté à cet entretien n'en aurait pas manqué d'éprouver de l'étonnement. Daniel, en effet, parlait, d'ordinaire, l'anglais à la perfection, et voici

qu'il paraissait vouloir donner l'impression qu'il ne le connaissait qu'assez mal.

Il continua, d'un air guilleret.

— Je suis touriste... Je désire me promener aux Etats-Unis. Il me faudrait une bonne auto. Tiens, comme celle-ci, par exemple.

Il désigna le véhicule. L'adolescent hochà négativement la tête :

— Non. Pas cette voiture-là... C'est celle du patron.

— Dommage. Elle aurait fait mon affaire.

Il glissa un billet d'un dollar dans la main du mécano.

— Tu ne pourrais pas m'aider à persuader ton chef de service ?

Un contremaître qui avait remarqué les deux personnages, s'approcha :

— Qu'est-ce que c'est Jiffry ?

— Ben, chef, c'est un client qui voudrait l'auto... J'y ai dit que c'était celle du patron, mais...

Le contremaître haussa les épaules.

— Tu ne sais pas ce que tu racontes. M. Rodney utilise cette voiture, c'est entendu, mais c'est parce que la sienne est en réparation.

« Oui — il se tourna vers Marsant — elle a reçu un « gnon ». Mais ça ne fait rien. Si vous tenez à celle-ci, on peut s'arranger... On soumettra l'affaire au patron, et...

— Mais non, mais non... Pas la peine... déclara Marsant. J'ai réfléchi.

— Alors, marmonna Jiffry, d'un ton de regret, je vous rends votre dollar, M'sieu.

Marsant sourit et repoussa la main.

— Non. Garde-le. Tu as une figure sympathique. Du reste, tu m'accompagneras, tout à l'heure. Je vais essayer l'auto de mon choix, parmi les autres et...

— C'est que, fit le contremaître d'un air embarrassé, c'est pas de chance. C'est la pleine saison, et en dehors de celle-ci, il ne reste guère de voitures de tourisme comme vous en désirez.

Il fit un geste et s'élança vers le bureau de la direction. Deux minutes plus tard, il redescendait le visage satisfait.

— J'ai expliqué à M. Rodney... Il a déclaré qu'il fallait d'abord et toujours satisfaire le client... Alors, c'est affaire faite.

Marsant déposa les arrhes convenues, signa un papier, donna des garanties, et montra un vieux permis de conduire.

— Je le ferai renouveler, puisque c'est l'usage en Amérique. En attendant, j'emmène Jimmy qui tiendra le volant pour un petit tour.

Le mécano était heureux. Bonne journée, pour lui.

Marsant, sans en l'avoir l'air, dirigea la conversation sur le sujet qui l'intéressait. Tout ce qui s'était passé jusqu'alors, servait admirablement ses plans.

— Alors, l'auto de ton patron a été accidentée ? commença-t-il, pendant qu'on roulait dans New-York.

— Oui. Mais c'est pas lui qu'avait fait ça. C'était les voleurs...

— Les voleurs ? répéta Marsant, d'un air faussement ébahi.

Il écouta la narration de choses qu'il connaissait parfaitement.

— Vous pensez, ajouta Jimmy qu'il n'était pas content quand il a téléphoné au garage de lui envoyer tout de suite, une autre voiture. C'était celle-ci.

Lumières rouges. Un arrêt. Lumières vertes. On repartit.

— Il aurait pu prendre un taxi... remarqua Marsant, en riant.

— Ah, mais c'est ce qu'il a fait, pour rentrer chez lui. Mais il avait besoin d'un tacot pour je ne sais quoi...

Marsant fit un signe de tête pour approuver.

— Parce qu'il a fait pas mal de chemin, ce soir-là... dit le mécano.

— Ah, il t'a fait ses confidences ?

Jimmy éclata d'un rire large.

— Non. Mais je l'ai bien vu au compteur-indicateur de milles... de kilomètres, si vous préférez, Monsieur le Français.

Ils rentrèrent au garage. Marsant se déclara fort

satisfait. M. Rodney apparut et lui tendit une main cordiale.

— Enchanté de vous connaître, monsieur Lemaire...

Car c'était sous ce nom que Marsant se trouvait à New-York.

— Voulez-vous conserver l'auto à ma disposition ? demanda le pseudo-M. Lemaire. Je reviendrai dans l'après-midi ou demain matin. Le temps de faire le nécessaire pour mon permis.

CHAPITRE VI

UN PREMIER POINT D'ACQUIS

Spencer Dillwood et Daniel Marsant se retrouvèrent dans l'appartement de ce dernier qui avait décidé de ne plus fréquenter son bureau durant quelque temps. Une gentille dactylo était chargée d'expédier les affaires courantes et de répondre que son patron, ainsi que M. James Todd étaient absents.

— Donne d'abord tes nouvelles, fit Marsant.

Il avait l'air satisfait, ce que remarqua Spencer.

— Eh bien, voici... commença Dillwood qui conta son entrevue avec M. Knight de la compagnie d'assurances.

— Bon. Tu es allé ensuite au bureau de police ?

— Naturellement. Et j'y appris que...

— Que Rodney avait négligé de faire sa déclaration de voiture volée le soir même...

Dillwood resta muet, puis s'exclama :

— Ah ça !... Tu t'étais déjà renseigné, toi-même ?

— Non. Mais je prévoyais ce renseignement. Le contraire m'aurait totalement désorienté.

— Pourquoi ne me dis-tu pas toute ta pensée, Daniel ?

— Ce n'est pas le moment encore. Raconte plutôt ce qu'on t'a dit là-bas.

— Il était persuadé qu'on ne la retrouverait pas, à cause de cette histoire de clefs et il était très

pressé de rentrer chez lui, ce jour-là. Ce n'est donc que le lendemain matin, en même temps qu'il avisait la compagnie « The Motor » qu'il s'est souvenu de son oubli en ce qui concernait la plainte à déposer.

— Ça marche très bien. Admirablement... fit Daniel. En ce qui me concerne, je dois tout d'abord te féliciter de l'adresse de Todd. Je l'avais chargé de repérer la voiture actuellement utilisée par Rodney.

« Il a donc guetté l'arrivée de celui-ci à son garage, m'a tout de suite téléphoné le numéro de plaque et donné les caractéristiques. J'ai pu me rendre, sans perdre une minute, là-bas, chez Rodney, et j'ai eu la chance de reconnaître l'auto en question.

« J'ai manœuvré pour m'assurer qu'il n'y avait pas eu d'erreur. J'ai acquis la certitude que Todd avait impeccablement rempli sa tâche.

« J'ai pu, en outre, m'assurer la location de cette auto, sans éveiller le moindre soupçon...

Marsant narra comment il s'y était pris, aidé par les événements. Il ajouta les commentaires du jeune Jimmy et conclut :

— Il ne me reste plus qu'à attendre le coup de téléphone de Todd que je me suis permis d'expédier à Lammersing... C'est, en venant de Spotstown vers New-York, la quatrième localité...

Il compta sur ses doigts :

— Spotstown, Cresville, Ridgewood et Lammersing...

— Ah ? articula Dillwood. Et pourquoi Lammersing, plutôt que...

— Parce que Lammersing est après Ridgewood...

— Et alors ? Quelle importance ?

— Très grande, Spencer. Rappelle-toi que l'auto volée à Rodney avait été trouvée entre Ridgewood et Lammersing.

Dillwood allait poser une autre question, lorsque la sonnerie du téléphone se fit entendre. James Todd était à l'autre bout du fil.

— Tu permets ? s'exclama Marsant, en prenant l'appareil.

Il écouta, fit plusieurs fois : « Oui... Oui... » puis :

« Non, pas de détails, au téléphone... Revenez le plus vite possible. »

Il retourna près de Spencer et lui tapota l'épaule amicalement.

— Je vais pouvoir te donner certains détails, maintenant...

— Ce n'est pas trop tôt !...

— Attends... Avant de commencer... Tu n'as pas le nom ni l'adresse du client que Rodney était allé voir, cependant qu'on lui subtilisait son auto ? questionna Marsant.

— En voilà une idée !... Cela n'a rien à voir avec l'affaire !

— C'est ce que nous vérifierons au retour de Todd.

Il croisa les jambes et montra son sourire des bons jours.

— Je disais donc que j'ai de fortes raisons de croire que l'auto de Rodney a disparu... avec le consentement de celui-ci... Ne saute pas, voyons !... Il y a d'abord cette histoire de clefs. Comment peut-on admettre de sang-froid, qu'on se serait attaqué à cette voiture si bien défendue, alors qu'il était si facile d'en dérober une autre, ou même d'utiliser une auto louée à cet effet... On maquillait la plaque, et le tour était joué.

— Oui, mais cependant...

— Il n'y a pas de mais. Second argument : la négligence que j'appellerai très providentielle pour les bandits, que Rodney a apportée à faire sa déclaration à la police. Cela laissait toute la soirée et toute la nuit, sans traces, pour accomplir la néfaste besogne... Tu comprends bien que si Rodney était innocent comme l'agneau qui vient de naître, il aurait fait du vacarme, il aurait amenté les autorités, on aurait fait des recherches immédiates...

— Bon. Continue... murmura Dillwood, résigné.

— La question de la disparition des bandits après avoir abandonné l'auto endommagée est également résolue.

Marsant se redressa et affirma :

— Une autre voiture attendait à un endroit donné pour permettre le transbordement,

— Ah, ça, non !... On ne pouvait pas deviner qu'il y aurait un accident tout de même !...

Marsant sourit mystérieusement.

— Non. Et l'accident n'était pas au programme. S'il avait été plus grave c'eut été la catastrophe pour les gredins... Je ne parle pas des dégâts matériels, mais de la réussite du plan.

Dillwood leva les bras au ciel.

— Ce qui veut dire, prononça-t-il, qu'ils avaient décidé à l'avance de laisser là l'auto pour... Mais c'était chercher midi à quatorze heures, mon vieux !... Ils n'avaient qu'à filer directement là où ils devaient se rendre.

— Et l'alarme donnée dans toutes les directions ?

— D'après toi, ils auraient prévu qu'on les repèrerait si vite ?

— Rappelle-toi, Spencer, ta propre hésitation devant l'étrangeté de leur attitude lors de l'enlèvement. Ces coups de feu dans la nuit, ce vacarme peu digne de bandits adroits et habiles...

— Oui, mais j'avais abandonné cette idée, en raison de l'impossibilité d'y trouver une explication autre que celle que j'avais donnée à l'époque... riposta Dillwood.

— Tu as eu tort... Mais ne discutons pas, nous piétinons. La voiture qui attendait les deux bandits et leur capture n'est autre que celle que je viens de louer !

— Explique, mon vieux, explique !

— Todd est allé à Lamersing. Il a demandé à voir les rapports de police consignés après la nuit d'alerte. Toutes les voitures circulant sur la route, en direction de New-York, avaient été stoppées, puis relâchées... Aucune ne correspondait, bien entendu, comme description, à celle qu'on recherchait et qui était déjà dans le fossé.

« Mais, parmi les noms consignés sur la liste, il y a celui d'un certain monsieur qui conduisait l'auto grenat portant le numéro d'immatriculation que Todd avait enregistré, et qui est celui du véhicule dont je te parle.

Marsant acheva, en se versant une rasade de

whisky, après avoir servi son ami qui avait débouché la bouteille :

— Et maintenant, inutile de nous fatiguer avant l'arrivée de Todd qui apportera les derniers détails.

Deux heures s'écoulèrent pendant laquelle ils devinèrent de choses et autres pour se délasser l'esprit.

Ils se levèrent du même mouvement à l'entrée de l'assistant de Dillwood. James entra tout de suite dans le vif du sujet.

— Comme je vous l'avais dit, Marsant, c'est bien l'auto de Rodney. Elle portait l'adresse du garage, du reste. Le conducteur n'a fait aucune difficulté pour déclarer qu'il l'avait louée.

— Si à ce moment-là, interrompit Marsant, on avait su que la voiture qui serait découverte le lendemain matin, portait la même adresse, on en aurait tiré, peut-être, des conclusions.

— Non, fit Todd, car j'ai fait cette réflexion, justement, et l'on m'a ri au nez. Le Grand Garage Moderne a beaucoup de voitures de louage en circulation dans l'Etat de New-York.

Il poursuivit :

— D'après le rapport, trois hommes se trouvaient à bord. Le conducteur et un de ses amis, à l'avant. Le troisième dormait à l'arrière.

— Et on n'a demandé les papiers qu'au conducteur, bougonna Marsant.

— Naturellement. Par routine. Tout était en règle.

— Trois hommes ? s'exclama Dillwood.

— Mais, oui, dit paisiblement Marsant. Les deux bandits qui venaient de Spotstown, et l'homme qui était allé les chercher. Natlife devait être dissimulé sur le plancher, sous quelque couverture, je suppose.

— Endormi grâce à quelque narcotique... souligna Todd, que Marsant avait mis au courant de ses hypothèses avant le départ pour Lammersing, ceci afin d'orienter ses recherches.

— Tu as le nom de ce conducteur ? demanda fébrilement Dillwood qui se ralliait enfin à la thèse de l'agent secret français.

— Oui. Voilà... J'ai noté.

James ouvrit son calepin et articula :

— Edmund Backer, trente ans, 610, Grasshop street.

— Donne-moi le plan de New-York... demanda Marsant à Dillwood.

Penchés sur la carte où l'on voyait la ville s'allonger entre l'Hudson et l'East River, ils cherchèrent avec ardeur.

Presque tout de suite, Daniel posa le doigt sur un point.

— Tiens, Spencer, regarde ici.

— Grasshop street !... Tu as trouvé du premier coup !

— C'était facile. Tu vois où donne cette rue ?

— Dans Lexington Avenue !

— Bien sûr. C'était à prévoir.

Il prit, sur un meuble, un gros indicateur.

— Tu as, là-dedans, la nomenclature des parcs à autos de New-York ?

Sur un signe affirmatif de Dillwood, il feuilleta rapidement.

— Mes amis, fit-il, en reposant le livre, je peux vous dire ce qui s'est passé en fin d'après-midi, le jour de l'enlèvement de Natliffe.

— Tu as une hypothèse ?

— Mieux. Une certitude, déclara Marsant avec autorité.

Les deux Américains eurent un regard où l'étonnement se mêlait au scepticisme.

— Le sieur Myles Rodney est allé voir son ami Edmund Backer. Il lui a remis la clef de son auto. Ce dernier, muni d'instructions explicites, a... « volé » la voiture.

Une double exclamation de stupeur interrompit Marsant. Imperturbable, le Français poursuivit :

— Edmund Backer s'est ensuite rendu là où l'attendaient les deux bandits qui avaient pour mission d'aller à Spotstown. Il leur a confié l'auto, puis a filé ailleurs où il savait retrouver Rodney qui devait lui amener l'autre véhicule, celui de couleur grenat.

« Après avoir pris possession de celle-ci, il a sans doute rendu la clef à Rodney et s'est mis en route,

à une heure choisie, afin de joindre les gredins de Spottstown.

« Vous avez pu vous rendre compte que cette partie du programme s'est effectuée sans le moindre accroc.

Marsant se tut et considéra ses deux interlocuteurs.

— Mais oui !... insista-t-il. C'est comme ça... On peut examiner l'emploi du temps de Myles Rodney, il est impeccable. C'est bien dans la manière de la bande du Grand-Maitre...

— Si ce dernier vivait, je serais enclin à tomber d'accord. Mais ce cerveau supérieur n'existe plus ! s'exclama Dillwood.

Marsant eut une expression extraordinaire. Il s'approcha de Dillwood et croisa les bras.

— Et si je te disais que je ne suis pas persuadé du tout qu'il soit mort ? murmura-t-il lentement.

CHAPITRE VII

M. PHILIP ROXWELL, DE PHILADELPHIE

M. Rodney raccrocha son récepteur. On venait de l'informer que M. Lemaire, retenu par ses occupations, ne pourrait venir chercher l'auto, le jour même, mais qu'il la prendrait sans faute le lendemain matin.

Il se leva, quitta son bureau et demanda la voiturette qu'il avait décidé d'utiliser pour ses courses en ville.

Il s'arrêta au premier bureau postal qu'il trouva. Apparemment, il ne tenait pas à ce qu'on sût chez lui le numéro téléphonique qu'il avait l'intention de demander.

M. Philip Roxwell, de Philadelphie, arrivé à New-York, depuis quelques jours, fumait un gros cigare noir dans sa chambre quand retentit sa sonnerie. La conversation se borna à quelques mots.

Rodney arriva à l'hôtel *Colonna*.

Chambre 125. Ce fut Roxwell qui vint lui ouvrir. Roxwell était un homme haut et large. Il possédait des joues rebondies et un soupçon de ventre. L'apparence d'un négociant prospère. Sous ses lunettes, il avait les yeux à demi clos, comme si ses paupières eussent été trop lourdes.

Il referma soigneusement la porte et conduisit son visiteur dans un angle de la pièce.

— Ici, dit-il, impossible d'entendre la moindre parole du dehors. Quant aux voisins de droite et de gauche, ils sont sortis.

Rodney émit un soupir de soulagement.

— Je crois, commença-t-il, que l'homme signalé a fait son apparition chez moi. C'est bien son apparence, mais, naturellement, il a donné un autre nom.

— Lequel ? demanda Roxwell.

— Lemaire... Un nom français... Il a de l'audace.

— Il ne se doute pas de ton activité secrète, c'est pourquoi il n'est pas maquillé.

— Il parle avec un fort accent...

Roxwell resta méditatif une minute, puis déclara :

— Daniel Marsant connaît l'anglais à fond, pour tant. Et sans aucun accent. Mettons que ce soit là une précaution à tout hasard. Que voulait-il, Rodney ?

Le garagiste narra la visite de Marsant. Roxwell écoutait en continuant de mâchonner son cigare.

— Ainsi, fit-il quand l'autre eut achevé, il est venu en simple client. Il a beaucoup insisté pour avoir cette voiture ?

— Non. C'est un contremaitre qui a fait du zèle.

— Rien à propos de Spencer Dillwood ?

— Pas vu, pas entendu parler de lui.

— Bizarre, ça... Il aurait dû, selon toute vraisemblance, te demander des détails sur le vol. Il aurait donc abandonné ses recherches à propos de Nattlife.

Rodney sursauta. Le téléphone venait d'appeler. Roxwell traversa la chambre, allongea la main.

— Allô ?... Qui ? Bon. Merci...

Il se tourna vers Rodney, avec un sourire acidulé.

— Tu n'as pas remarqué qu'on t'avait suivi ?

— Moi ?... Ah, je suis sûr que non !

— Pourtant, Marsant ou Lemaire, comme on voudra, est en bas dans le hall... On vient de m'en informer. Ainsi, tu l'as bêtement amené ici.

— Mais je vous jure que personne ne m'avait pris en filature ! Je ne suis pas venu directement, Je me serais bien aperçu de la chose. Surtout de la présence de Marsant sur mes talons.

Roxwell réfléchit et se radoucit.

— Au fond, marmonna-t-il, c'est juste. Si Marsant avait eu l'intention de te surveiller, il aurait pris la peine de se travestir. Mais il n'en reste pas moins qu'il est à l'hôtel *Colonna*.

Un rictus menaçant, qui contrastait avec l'expression bonasse de son visage, naquit et disparut.

— Inutile de perdre notre temps à tenter de deviner ce qu'il fait en bas. Peut-être est-il sur ma propre piste. Ce serait extraordinaire, mais... avec Marsant on ne sait jamais...

Il écrasa son cigare dans une soucoupe.

— Rodney... C'est toi qui vas me débarrasser de lui... Ecoute bien. Aucun risque. Et du bon travail.

Il expliqua ce qu'il désirait.

— Tu quitteras le *Colonna*, ajouta-t-il, par une porte de service. Il ne faut pas que Marsant te rencontre dans le hall. D'ici demain, il aurait des soupçons et tout serait manqué.

— C'est Backer qui vous a téléphoné ?

— Oui. Il est dans le salon de lecture. C'est son tour de garde aujourd'hui. Il sait, comme les autres, qu'il faut se défier de Dillwood, de son aide Todd et surtout de Daniel Marsant, depuis l'arrivée du Français.

Il prit dans son gousset une boîte métallique plate qu'il ouvrit. Rodney vit quelques pastilles blanches.

— J'ai déjà eu l'occasion de m'en servir, spécifia Roxwell. Il suffit de deux ou trois au maximum. Je vais t'en donner quatre, pour plus de sûreté... Voici comment tu opéreras...

Il donna ses explications et Rodney s'apprêta à partir.

— Un instant. Je vais appeler Backer à l'appareil.

L'acolyte confirma que Daniel Marsant était toujours dans le hall.

— Tu sais donc, fit Roxwell en congédiant le garagiste, comment l'esquiver... Et surveille bien tout de même ton suiveur possible. Tu me téléphoneras dès ton retour à ton bureau pour me dire s'il n'y a rien de suspect.

Marsant resta dans l'hôtel jusqu'à l'heure du dîner. En fait, il ne se décida à quitter la place que lorsque Backer en fût parti lui-même. Mais il prit soin de ne pas éveiller la suspicion de ce dernier et feignit de partir brusquement après une conversation téléphonique, dix minutes après la disparition de l'homme.

— Je me demande, murmura-t-il en se rendant chez Dillwood, ce qu'il était venu faire au *Colonna*...

Car ce n'était pas pour Rodney qu'il était venu, mais pour Backer.

Immédiatement après la fameuse conversation au cours de laquelle il avait fini par convaincre Dillwood et Todd, Daniel Marsant avait dressé le plan des opérations.

James Todd allait partir pour Grasshop street et surveiller la maison d'Edmund Backer, se renseigner habilement sur ce dernier et, au cas où il serait chez lui, attendre patiemment qu'il bougeât.

Backer était sorti une demi-heure après que Todd fût sur place. L'assistant de Dillwood — par un heureux hasard, car il était connu de Backer, et ne s'en doutait pas — réussit à le suivre jusqu'à l'hôtel *Colonna*. Dès que l'homme eut franchi le seuil du grand établissement, Todd lança un appel téléphonique, et laissa la place libre.

Marsant, muni de la description de Backer, arriva à son tour et n'eut pas de peine à le découvrir. Le suspect, installé devant une pile de journaux et magazines, paraissait attendre quelqu'un.

L'agent secret s'aperçut bientôt, à l'attitude de Backer, que ce dernier semblait le connaître.

Cela avait d'abord été une impression indéfinissable. Puis, il y eut des regards furtifs que Marsant

surprit dans le reflet d'une baie vitrée, à proximité de l'endroit où il se tenait.

Ceci n'était pas pour l'inquiéter. Au contraire, il en éprouva un contentement intérieur. C'était la preuve que ses déductions avaient été exactes et que Backer faisait partie de la bande à découvrir.

Les deux fois où l'homme avait été au téléphone n'avaient pas échappé à Marsant. Il avait même remarqué que lors du deuxième dérangement, c'était un groom qui était venu le chercher.

Il en avait conclu que Backer avait tout d'abord demandé à un mystérieux correspondant de venir le rejoindre, qu'il avait attendu une réponse et que ladite réponse était négative.

— A moins, songea-t-il, que ce soit l'opposé. Autrement dit, qu'il ait téléphoné pour retarder le rendez-vous et qu'ensuite, on lui ait demandé de se rendre ailleurs.

Pourquoi aurait-il agi ainsi ? Marsant était tenté de conclure que sa présence, à lui, Marsant, était pour quelque chose dans ces événements. Mais après avoir demandé à se servir lui-même de l'appareil, il avait découvert autre chose.

Ce n'était pas là que s'était rendu Backer. Le suspect s'était servi d'un autre téléphone.

Et un employé venait de spécifier à Daniel que ledit appareil était uniquement destiné aux communications avec l'intérieur de l'hôtel.

Ainsi, le limier avait tout de même appris quelque chose.

— L'homme qu'il devait rencontrer est descendu au *Colonna* !...

Si les événements s'étaient passés en France, demander et obtenir la liste des résidents eut été facile. Mais à New-York !... Un bâtiment comme le *Colonna* comprenait environ quinze cents chambres... C'était chercher une aiguille dans une botte de foin.

Le soir, chez Dillwood, il y eut une nouvelle conférence à trois.

Daniel Marsant demanda à examiner le dossier constitué par son ami. Il se pencha longuement sur chaque pièce. Ses compagnons conversaient entre eux à mi-voix.

Il redressa la tête.

— On peut tout de même essayer... dit-il.

— Essayer quoi, mon vieux ?

— D'obtenir quelque indice au *Colonna*... Il suffira de demander la liste des arrivées depuis le...

Il donna une date. Dillwood parut amusé.

— Pourquoi ce jour-là plutôt qu'un autre ?

— Parce que c'est le lendemain de l'enlèvement de Nattlife.

Todd ouvrit de grands yeux.

— Vous croyez, Marsant, qu'on découvrira les agresseurs au *Colonna* ?

Dillwood remarqua :

— Tu oublies, Daniel, qu'à New-York, il est très fréquent que des gens habitent des années, et même toute leur vie à l'hôtel. Supposons que Backer soit allé voir un complice qui est locataire depuis longtemps ?

— Tous ces arguments sont logiques, dit le limier parisien. Mais moi, j'ai une raison particulière pour persister à croire qu'en agissant comme je le prétends, nous aurons avancé d'un nouveau pas.

Dillwood haussa légèrement les épaules.

— Une raison que tu ne nous donneras pas, je le parie ?

— Tu as gagné ton pari. Je te donnerai toutes mes raisons à la fois, quand je serai prêt à abattre mes cartes pour rasler l'enjeu de la partie. Mais pas avant.

Il se mit à rire et demanda si Dillwood avait fait le nécessaire pour le renouvellement de son permis.

— Je dois prendre la voiture, demain... expliquait-il.

— Là aussi, tu avais une raison particulière et secrète de choisir celle-là plutôt qu'une autre ?

— Ne prends donc pas cet air pincé, mon vieux Spencer. Non, je n'avais pas de motif spécial. Seulement, j'avais d'abord été obligé d'insister pour être certain qu'il s'agissait de l'auto provisoirement personnelle de Rodney.

« Je voulais m'entendre confirmer la chose. Après tout, l'ami Todd, tout en ayant vu arriver le gara-

giste, ne pouvait savoir s'il s'agissait d'une auto à l'essai ou du véhicule qui m'intéressait.

« Par la suite, j'ai été entraîné à la prendre, en raison de la tournure des événements. Le contre-maitre m'y poussait. Et j'aurais produit une sensation étonnée en refusant ce à quoi je paraissais tenir au début...

Marsant mit les mains dans ses poches et précisa :

— Tu peux constater, Spencer, que lorsque je suis à même de te donner une explication précise, je n'y manque pas.

— Alors ? s'exclama ce dernier, tu te diriges dans l'obscurité en ce qui concerne nos recherches ?

— Exactement. Je tâtonne du bout de ma canne, comme un aveugle, j'aime mieux ne me fier qu'à mes sens personnels. Cela me permet d'avancer, de reculer, d'hésiter, de repartir sans contrôle, ni besoin d'explications à fournir

CHAPITRE VIII

L'INCENDIE DE L'AUTO

Myles Rodney, ayant achevé de réduire en poudre les quatre pastilles remises par Philip Roxwell, fit glisser le petit tas dans une enveloppe qu'il fourra dans sa poche.

Il sortit de son bureau privé et descendit dans le garage. Jimmy achevait d'astiquer la voiture grenat.

— Tout fonctionne bien, Jimmy ?

— *Yes, sir...* Tout est o. k... répondit le mécano.

— Bon... marmonna le patron. Va me chercher un paquet de cigarettes.

Il tendit quelque monnaie. Jimmy le regarda, étonné. C'était la première fois, depuis plus d'un an que le petit était employé là, que M. Rodney dérogeait à son principe absolu de ne jamais distraire un membre du personnel, pour ses besoins privés.

Jimmy ne fit évidemment aucune réflexion, et s'élança, contourna l'auto, disparut. Le reste des mécaniciens s'affairait ailleurs. Ce coin du hall était isolé.

M. Rodney souleva le capot de l'auto et, prenant vivement l'enveloppe contenant la poudre, il versa la masse blanche entre le moteur et une pièce de tuyauterie.

Un bruit léger derrière lui. Le garagiste se retourna, l'air hargneux. C'était Jimmy.

— Vous demande pardon, patron, mais vous avez oublié de m'indiquer la marque de cigarettes...

Rodney fouilla du regard le visage du mécano. Il respira plus librement. Le gamin ne se doutait de rien. Il n'avait pas eu le temps de voir ce qui s'était passé, songea-t-il.

Il précisa le renseignement et le mécano repartit.

Rodney s'avança le visage souriant vers M. Lemaire qui venait de faire son apparition.

— Je jetais un coup d'œil général... dit-il, en désignant le capot toujours relevé.

Négligemment, il le rabattit et l'assujettit. Le mécano rentra en courant. Daniel lui adressa un sourire sympathique, et se tourna vers Rodney.

— Vous ne pourriez pas me prêter ce jeune homme pour la matinée ?

Le garagiste se sentit blêmir, mais fit un effort violent pour maîtriser ses sentiments. Le client insistait :

— Je vous indemniserai des heures passées à mon service, exactement comme s'il avait travaillé au garage...

Un calcul vertigineux s'opéra dans l'esprit de Rodney. Il venait de condamner Daniel Marsant à mort. S'il laissait partir Jimmy, le mécano partagerait le sort de l'ennemi.

Et voici que le petit laissait voir son envie d'accompagner Marsant. Aucune raison valable de refuser. Le personnel était amplement suffisant. Hésiter encore ? Non.

Tant pis pour Jimmy. C'était son destin.

Rodney, féroce, songea que la présence de son ouvrier à bord de la voiture fournirait, si besoin

en était, un argument probant contre l'hypothèse de l'attentat.

L'auto sortit à petite allure et vira dans la rue. Rodney rentra, s'enferma dans son bureau et s'épongea le front.

Une étrange conversation s'engagea au bout de quelques instants, entre Marsant et Jimmy.

— Dis-moi, Jimmy, es-tu content de ton emploi ? Le patron est gentil ?

— Heu... Oui, M'sieu... Pourquoi ?

— C'est toi qui as mis la voiture au point ?

— Oui, M'sieu. Et je l'ai soignée...

Un silence. La voiture roulait toujours modérément, en raison de l'affluence de la circulation.

Ils atteignirent une avenue plus large et l'on roula vers la banlieue. Marsant songeait à ce qu'il avait dit le matin même au téléphone à Rodney. Il lui avait confirmé que sa première excursion serait consacrée aux environs de New-York.

Et Rodney avait beaucoup insisté pour savoir s'il sortirait directement de la ville ou s'il ferait quelques courses auparavant. Pour donner, avait-il dit, des ordres nécessaires quant à la compression des gaz, afin d'éviter une trop grande dépense d'essence s'il devait longtemps rouler en ville.

— Il avait une idée de derrière la tête... articula tout haut Marsant, juste comme on quittait New-York.

— Qui ça ? Le patron ?... s'exclama Jimmy, en considérant son voisin avec effarement. Oh, je ne crois pas... Il...

Le mécano s'interrompit et parut se concentrer.

Du coup, Daniel stoppa et mit une main sur l'épaule de l'adolescent.

— Jimmy, dit-il gravement, tu as un visage honnête. Si tu apprenais que tu travailles chez un gredin, hésiterais-tu à aider à le démasquer ? Réponds sans ambages.

— Le patron ? Un bandit ? Vous êtes détective ?

— Tu n'as pas répondu, Jimmy...

Mais le mécano était agité. Il balbutia avec incohérence :

— Vous ne sentez pas cette drôle d'odeur ?

Il sauta à bas de l'auto, courut à l'avant, mit le moteur à nu et s'exclama avec angoisse :

— Ça fume, monsieur Lemaire !... Venez voir !

Marsant accourut. Une sorte de vapeur légère montait, en effet, du bloc de fonte. Elle diminuait à présent. Daniel resta pensif.

— Qu'est-ce qu'il a donc commis de mal, M. Rodney ? demanda Jimmy.

Marsant s'était penché et humait avec persistance.

— Ça vient de là... dit-il en désignant l'endroit.

Il prit une forte lampe électrique dans sa poche et en braqua le faisceau sur le coin sombre. Il retint une exclamation. Il avait vu le petit tas de poudre. Le moteur s'était refroidi. Rien ne fumait plus. Marsant cueillit une pincée entre le pouce et l'index, l'étala sur l'autre main. C'était d'un jaune foncé.

— Ah, j'avais bien vu ! clama le mécano, révolutionné.

Il conta l'épisode. Au moment où il était venu pour demander au patron de préciser la marque de cigarettes désirées, il l'avait vu vider une enveloppe contenant quelque chose.

— C'était tout blanc... dit-il.

Marsant ravala sa salive. Il venait de comprendre.

— Tu es prêt à jurer cela devant un tribunal ?

Le petit montra une face bouleversée.

— Un... un attentat ? bégaya-t-il.

— Tu vas en avoir la preuve... riposta Marsant. Ouvre le coffre à outils... Donne-moi quelque chose de lourd... Le cric par exemple.

Jimmy apporta l'objet requis.

— Bon... Eloigne-toi, maintenant. Je te rejoins dans un instant.

Daniel mit le moteur en marche, tout en laissant le levier de vitesse au point mort, de sorte que la voiture reste sur place, ce qu'il désirait. Puis, il plaça le cric sur la pédale d'accélération de manière à provoquer un fort grondement.

Il l'assujettit, s'assura que la masse pesante ne serait pas décalée et en quelques enjambées, fut près de Jimmy,

— Que va-t-il se passer ? demanda anxieusement celui-ci.

— Tu vas voir... fit brièvement Daniel.

Ils regardaient l'auto, à cent mètres de là, sur le bord de la route solitaire. Tout à coup, Jimmy poussa un cri étranglé.

Une longue flamme avait jailli et instantanément enveloppé le moteur.

L'auto se mit à flamber avec intensité.

Marsant eut un rire bref et serra l'épaule de Jimmy.

— Voilà ce qui nous était réservé !... gronda-t-il. Ton patron voulait me faire brûler vif. Regarde... Jamais je n'aurais eu le temps de stopper et de quitter mon siège. La vitesse de marche aurait rabattu les flammes sur moi, en quelques secondes.

Jimmy respirait avec effort. Il tremblait sur ses jambes.

— Cette poudre, poursuivit Daniel, provient de petites pastilles incendiaires qu'on a broyées. Je connais ça... Et je sais, également, quel est l'être infernal qui les a fournies à ton patron. Jimmy !... Je crois que maintenant tu n'auras plus d'hésitation. Tu aurais flambé avec moi... Rodney n'avait pas hésité à t'envoyer à la mort pour endormir toute défiance de ma part...

Le mécano se rendait compte du plan infernal. Il écoutait Marsant continuer ses explications.

— Pour que la poudre fasse son effet, précisa Daniel, il faut que le moteur ait atteint un certain point de chaleur. J'avais bloqué l'accélérateur à la vitesse courante de croisière. Tu as vu le résultat.

— Mais... Ça pouvait nous arriver dans New-York même !... Et alors, l'attentat était manqué... On se serait précipité à notre secours.

— Non. C'était calculé pour que l'incendie se produise sur la grand'route... Rodney savait ce qu'il faisait !

Et, intérieurement, Daniel s'expliquait les raisons de l'insistance du garagiste quant à l'itinéraire de son client. Rodney avait agi immédiatement, l'occasion était propice. Sinon, il aurait attendu encore.

Des voitures stoppèrent. Leurs conducteurs avaient

vu l'incendie de loin. Marsant expliqua — sans l'expliquer ! — l'accident qu'il affirmait incompréhensible.

Jimmy fit chorus. Un conducteur obligeant qui se rendait à New-York les prit à bord. Il les déposa auprès de la première station de taxis qu'il trouva.

Dillwood vit entrer chez lui un Marsant échevelé, trainant derrière lui un mécano en combinaison bleue.

— Vite !... Tu peux téléphoner à la police... Qu'on arrête Myles Rodney... On peut également mettre la main au collet de Backer...

Il désigna Jimmy :

— Voilà un témoin dont la déposition sera écrasante. Attentat caractérisé. Mais qu'on fasse diligence, avant que Rodney n'apprenne que nous avons échappé à la mort...

La porte s'ouvrit avec fracas et Todd apparut, très animé.

— Ça y est !... On sait qui est le personnage que le dénommé Edmund Backer était allé voir à l'hôtel *Colonna*. Depuis ce matin, le téléphone de Backer était surveillé par une table d'écoute.

Il eut un regard d'estime pour Marsant.

— Ce diable de Français avait raison, comme toujours... La conversation a eu lieu en termes énigmatiques. Mais on l'a sténographiée.

Il reprit haleine et termina :

— C'était le code secret utilisé par la bande du Grand-Maitre. Il doit y avoir un nouveau chef... C'est le type du *Colonna*. Un nommé Philip Roxwell. Mais ce n'est sûrement pas son vrai nom.

Dillwood qui avait téléphoné durant ce temps, raccrocha et demanda qu'on lui répât les révélations de Todd.

James s'exécuta en quelques mots, puis :

— Rodney est également à mettre dans le même sac. Ils ont parlé du départ de Marsant — le nom a été facilement repéré, ils l'appellent Sanmart — en auto et le Roxwell a déclaré que Rodney avait fait le nécessaire pour un billet simple sans retour.

— Celui-là ne nous échappera pas.,, clama Dill-

wood. Il n'a sûrement pas l'envergure du Grand-Maitre...

— Quel malheur que tu aies déjà donné les ordres pour Rodney et Backer... murmura Marsant avec amertume.

— Quoi ? Tu divagues ?

— Non. Car Roxwell va être mis en défiance si jamais il apprend la moindre des choses. Et...

— Et nous allons nous-mêmes, interrompit Dillwood, lui mettre la patte dessus !... Alors ? Pourquoi geins-tu ?

— Parce que j'ai l'impression qu'il va nous filer entre les doigts !

— Allons donc !... Dans dix minutes, nous y serons !... Evidemment, si c'était le Grand-Maitre, je penserais comme toi, mais...

— *C'est le Grand-Maitre !...* grommela Marsant. Jimmy écoutait, totalement médusé.

CHAPITRE IX

A L'HÔTEL « COLONNA »

A peine Marsant avait-il prononcé ces mots, que Dillwood se rua sur le téléphone. On se demanda au bureau des détectives s'il n'était pas devenu fou, car c'était à mois hachés qu'il donna contre-ordre en ce qui concernait Rodney et Backer.

Il était temps. Les hommes quittaient déjà la place. On les rappela sur-le-champ. De nouvelles instructions leur furent données.

La certitude de Marsant se communiquait à ses collaborateurs. En tout cas, on allait arrêter Philip Roxwell, en premier.

James Todd partit aussitôt pour l'hôtel *Colonna* afin de prévenir la direction de ce qui allait se passer et prendre avec le manager de l'établissement toutes dispositions.

L'arrestation ne devait provoquer aucun scandale, tant dans l'intérêt du *Colonna* que celui de la police.

Dillwood avait minutieusement expliqué que le moindre détail inaccoutumé dans la marche de la vie courante de l'hôtel donnerait immédiatement l'éveil au bandit.

Todd s'enferma avec le directeur.

— Tout d'abord, décréta-t-il, il faut s'assurer que Roxwell est toujours chez lui.

Un appel téléphonique à l'employé du hall. Ce dernier répondit par l'affirmative, ajoutant que le locataire venait même de communiquer avec un ami qui se trouvait dans le salon de lecture.

Todd bondit. Il se rappela ce qu'avait dit Marsant sur la présence suspecte de Backer.

Abandonnant le bureau, il se rendit dans le hall, suivi du directeur. L'employé, d'un mouvement discret, désigna un inconnu assis près d'une table de fumeur.

— Il est là depuis neuf heures du matin... chuchota-t-il.

Todd constata qu'il ne s'agissait pas de Backer.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Rien. Il semble attendre...

— A quel moment a-t-il téléphoné ?

— Peu après votre arrivée... précisa l'employé en s'adressant à James Todd.

Celui-ci fronça le sourcil. Il murmura quelques mots tout bas, au directeur qui ordonna à l'homme du comptoir :

— Si jamais il téléphone encore, n'ayez aucun scrupule pour écouter à votre appareil de surveillance. Vous me préviendrez aussitôt.

Des ordres furent, ensuite, transmis au personnel pour que toutes les issues fussent surveillées jusqu'à l'arrivée de la police. Si Philip Roxwell tentait de sortir, il faudrait trouver un prétexte pour le retenir quelques instants.

Ce serait suffisant pour agir.

Il était désormais impossible à Roxwell de quitter le *Colonna*, à moins de gagner les toits. Mais pour quoi l'aurait-il fait, puisqu'il ne pouvait se douter de rien ?

Cinq minutes plus tard, James Todd apprenait que le suspect avait de nouveau appelé Roxwell.

— Il lui a dit, annonça l'employé, qu'il regrettait, mais ne pouvait attendre davantage et qu'il avait d'autres rendez-vous. Tenez... Il s'en va...

Todd étouffa un juron et s'élança derrière l'individu. Celui-ci marchait tranquillement, de l'allure de quelqu'un qui n'a rien à se reprocher. Todd voulait s'assurer de ce qu'il allait faire.

Si c'était un complice de Roxwell, il fallait l'arrêter. Mais aucune preuve jusqu'à présent. Cependant, Todd se rapprocha. Il préférerait risquer une erreur qu'il réparerait ensuite, plutôt que de commettre une bévue. Il s'était décidé à interpellier l'homme et à lui demander de l'accompagner. On verrait ensuite.

Soudain, l'inconnu s'arrêta, se retourna et attendit Todd, le regardant bien en face :

— Dites donc, vous !... Qu'est-ce que vous avez à me pister, comme ça ? Je n'aime pas ces façons !... Vous me suivez depuis l'hôtel *Colonna*.

Et avant que Todd eut prévu ce qui allait se passer, un coup de poing formidable atteignit le collaborateur de Dillwood à la pointe du menton. Il s'écroula, knock-out.

Un attroupement s'était formé. Personne n'avait vu ce qui s'était produit. On croyait qu'il venait d'être pris d'un étourdissement. Promptement ramimé, Todd eut un sourire amer.

Il avait été joué. Le bandit était loin, sans doute. Il n'avait plus qu'à retourner au *Colonna*. Heureusement, tout était paré là-bas.

Marsant et Dillwood débarquaient d'une auto lorsqu'il atteignit la porte à tambour. D'autres personnes étaient déjà là — les policiers — et attendaient les ordres.

Dillwood pénétra le premier dans l'hôtel.

— M. Roxwell est toujours là ?...

— Oui, monsieur... Et j'ai pris note d'un nouveau coup de téléphone qu'il a donné, peu après le départ de ce visiteur qui ne voulait plus attendre... expliqua le directeur.

Dillwood écouta et revint auprès de Marsant. James Todd narra sa mésaventure. Daniel montrait un visage tourmenté.

— C'était tout de suite qu'il fallait le pincer... gro-gna-t-il.

— Et s'il était innocent, après tout ? S'il ne s'agissait que d'un honnête homme ayant vraiment eu un rendez-vous avec Roxwell ?

Marsant haussa les épaules et fit un signe à Dillwood.

— Je t'écoute... Il y a du nouveau ?

— Roxwell a téléphoné à un grand magasin de parfumerie pour qu'on lui livre de la crème à raser... C'est tout.

— On l'a apportée ? demanda Marsant.

— Oui. Le magasin est à deux pas... Le livreur est déjà reparti.

— Il est passé par ici ?

— Non, bien sûr. Par une porte de service. Mais, s'exclama le directeur, vous vous alarmez à tort, monsieur !... J'ai donné des instructions strictes. Soyez certain que personne d'autre n'est sorti de chez M. Roxwell. Les garçons d'étage sont en alerte. Le livreur portait un uniforme bleu marine à boutons d'argent, une casquette plate...

Marsant rassembla Dillwood et Todd pour les instructions ultimes.

— Nous monterons tous trois... Deux détectives seront postés dans le corridor. Deux autres, sur les plate-formes des escaliers extérieurs de secours en cas d'incendie.

« Les issues vers la toiture sont bien gardées, je pense.

Ils prirent l'ascenseur. Avant que l'appareil se fût arrêté au troisième étage, ils entendirent un brouhaha.

Un garçon apparut, l'air affolé.

— Il... il s'est échappé !... bégaya-t-il.

Marsant se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Comment a-t-il pu agir ? s'exclama Dillwood.

— Le garçon livreur, parbleu !... fit Marsant, d'une voix glaciale.

L'employé le regarda, et agita fébrilement la tête.

— Oui, oui !... Venez voir !...

Tout en courant, il expliqua, haletant :

— J'avais vu sortir le livreur. Il s'était jeté vers l'escalier de service. Il avait l'air extraordinairement pressé, et cela m'avait même fait rire.

« Et puis, en passant devant la porte de M. Roxwell, je m'arrêtai une seconde pour écouter ce qu'il pouvait faire. Aucun bruit. Soudain, un gémissement étouffé.

« La porte n'était pas fermée à clef. Je pris mon passe-partout et...

Ils arrivèrent au 37. Sur le lit défait, enroulé dans des couvertures, un homme gisait les yeux fermés, un filet de sang sur le front.

— C'est le livreur !... balbutia le garçon. Je viens de le reconnaître... Roxwel l'avait déshabillé en un tournemain et...

— Non, fit Marsant. Roxwell a été plus fort que vous ne le croyez... Son plan était bien mûri...

Il venait de défaire les couvertures, et la victime apparut, toujours revêtue de son uniforme !...

Devant ses compagnons abasourdis, il étancha le sang de la blessure, heureusement superficielle. Le livreur rouvrit les yeux et laissa échapper un nouveau gémissement.

— Ah, ma tête !... Il m'a démoli quelque chose !...

— Mais non... Ce ne sera rien... Allons, racontez !...

L'homme expliqua alors qu'à peine il avait frappé chez Roxwell, la porte s'était ouverte. Il avait fait deux pas dans la pièce, cherchant le client des yeux.

Il était derrière le battant... Et vêtu comme moi !... Je n'eus le temps de rien dire. Déjà, il m'assénait un coup de matraque... Après, je ne sais plus.

Marsant eut un rire nerveux.

— Et voilà, dit-il. Il a filé, une fois de plus...

Sur la table de nuit, une enveloppe adressée à « Daniel Marsant ».

Celui-ci l'ouvrit d'un doigt rageur.

« God Bye... Ce n'est pas encore pour aujourd'hui. Votre vieil ennemi, Le Grand-Maitre. »

Il tendit la feuille à Dillwood, sans ajouter de commentaires.

— Mais nous aurons, au moins, Backer et Rodney !... gronda celui-ci.

CHAPITRE X

QUI ÉTAIT BILL GIBSON ?

On était au soir. Marsant, Dillwood et Todd se trouvaient ensemble chez l'avocat.

— Cette histoire d'uniforme est très simple, déclara Marsant. Le Grand-Maitre avait le costume en réserve. C'est pourquoi il avait demandé un livreur de cette maison plutôt qu'une autre.

« Il est trop fin pour avoir couru le risque de tomber sur un individu qui n'aurait pas eu sa taille. Il est haut et assez mince, quoique large d'épaules.

— Et le vrai livreur est râblé... En effet...

— Son atout résidait dans un vêtement qui allait bien. Le garçon ne songea pas à la différence de stature. Tandis que si le bandit avait endossé la veste et enfilé le pantalon du pauvre bougre, il aurait attiré l'attention par cette mise grotesque.

— Sans compter, fit Todd, qu'il gagnait plusieurs minutes, ainsi.

— C'est l'autre, en bas, qui a dû donner l'alarme, en voyant Todd avec le directeur. Nous étions tous connus, il n'y a aucun doute. Cet adieu au téléphone était sans doute le S. O. S. convenu.

— Et le Grand-Maitre n'a pas trainé !...

— Alors, s'exclama James Todd, qui était Gibson, en fin de compte ?

Marsant le dévisagea.

— Mais... le Grand-Maitre !...

— Et comment avait-il pu... Ah, je n'y comprends rien !...

— Je vais vous dire tout. Ne vous fatiguez pas, Todd. Cela paraît d'une complication folle, mais c'est assez simple,

— Oui, intervint Dillwood, le cadavre retrouvé n'était pas celui de Gibson. Je le comprends très bien. Cependant, puisque le Grand-Maitre était le faux paralytique, qu'est-il devenu ensuite ?

Marsant articula avec calme :

— Il était devenu le docteur Nattlife !...

— Cette fois, avoua Dillwood, je suis comme Todd. Je m'y perds !

— Bon. Alors, je vais reprendre les faits dans l'ordre de leur déroulement. Le Grand-Maitre, un jour, décida de faire croire à sa disparition. Qui fallait-il convaincre ? Daniel Marsant, son ennemi juré.

« Parallèlement, sachant que mon collaborateur aux Etats-Unis est Spencer Dillwood, il lui écrivit plusieurs lettres mystérieuses, signées Gibson, dans lesquelles il parlait de ses craintes d'être assassiné.

« Puis, quand ceci fut bien établi, il expédia un message à l'un de ses hommes, à Paris, message que je pus intercepter. Ledit correspondant s'aperçut du passage de la lettre au cabinet noir. Si je n'avais pas lu ce qui lui était destiné, on aurait procédé autrement pour...

— Pour quoi faire ?

— Pour que je sois au courant. Tout ceci n'était qu'un stratagème afin de me persuader de l'authenticité de la menace qui, soi-disant, pesait sur le Grand-Maitre.

— Comment peux-tu supposer que tu ne te trompes pas ?

— Tu as bien vu qu'on s'attendait à mon départ de Paris, à mon arrivée à New-York. Il fallait m'attirer ici, pour que j'entrasse en contact avec toi. Nos conversations auraient fatalement abouti à ce carrefour qui menait à l'affaire de Spotstown.

Dillwood hochait lentement la tête.

— Et pourquoi le testament en faveur de Nattlife ?... Qu'est devenu ce dernier ? Parce qu'enfin, il existe un docteur Nattlife !

— Non. Il n'existe plus. C'est son cadavre qui est enterré là-bas ! Le coup de feu en plein visage... Pour le défigurer. La décomposition rapide du corps... Pour obliger à l'inhumation immédiate, en

même temps qu'elle écartait toute possibilité de vérification supplémentaire !

Marsant reprit avec véhémence :

— Le testament en faveur du docteur ?... Une manœuvre subtile destinée à garantir ce dernier et à lui assurer la récompense promise.

— Quelle récompense, Daniel ?

— Parbleu, celle qu'on lui avait offerte pour aider à cacher Bill Gibson et son nègre durant la semaine de disparition ! Le Grand-Maitre lui avait sans doute promis de ne plus jamais se montrer à Spotstown ni ailleurs, car...

— Ce docteur était donc un bandit lui aussi !

— Pas du tout !... Mais Nattlife était persuadé qu'on en voulait à la vie de Gibson. Ce dernier lui avait conté une histoire plausible pour expliquer son simulacre de paralysie. En aidant Gibson à fuir, le docteur était persuadé dui rendre un service inestimable, que l'autre payait en l'instituant son légataire universel.

« Nattlife dut être tué durant son sommeil. Et le nègre, ensuite. Ce dernier aura probablement été rendu inoffensif à l'aide d'un narcotique. Cela s'est passé chez le docteur.

« Le plus fastidieux de l'affaire a été, je pense, le transport des deux cadavres et de la chaise à roues, au *Coin du Diable*. Mais il est hors de doute que des complices ont dû aider leur chef.

« Tu m'as dit toi-même, Spencer, qu'à Spotstown, tout le monde est calfeutré chez soi, du coucher du soleil à l'aube. Un docteur peut circuler avec son auto sans éveiller une attention spéciale. Il peut avoir été appelé plusieurs fois durant une même nuit, chez des gens habitant des fermes lointaines...

— Oui... Oui... murmura Dillwood avec hésitation. Mais ce que je ne peux admettre que difficilement, c'est le risque encouru par le Grand-Maitre sous le déguisement de Nattlife... Tout le monde connaissait ce dernier à Spotstown. Il pouvait, à chaque instant, être démasqué !...

« La voix passe encore... Le Grand-Maitre est un bon imitateur. Mais la science médicale ?

Marsant se mit à rire doucement.

— Tu n'as pas réfléchi que le Grand-Maitre n'a été Nattlife que durant quelques heures seulement ? Depuis la découverte des cadavres jusqu'à ta visite... Palmer ne l'a pas vu, ni le receveur des postes, ni le maire... Il était sorti pour toute la journée.

« Et l'alarme a été donnée par lui, au moyen du téléphone !... Même le client qui attendait Nattlife ce matin-là ne l'a pas reçu. C'était Palmer qui y était allé...

— Ah, je comprends l'enlèvement, à présent !... clama Todd. Et les coups de feu, et tout !...

— Oui. Si Nattlife avait disparu mystérieusement, Dillwood et moi-même en aurions conçu d'immédiats soupçons. Il le savait bien. Et il n'y tenait pas du tout. Tout était calculé pour que nous restions persuadés de l'exécution du Grand-Maitre. Cet enlèvement devait représenter la vengeance de la bande.

— Je pense, fit Dillwood, aux confidences qu'il nous avait faites sur les jambes de Gibson... Il lui était si facile de se taire...

— Pas du tout. Une astuce encore. Parce qu'il savait que le cadavre avait des membres normaux. Et puis, n'y avait-il pas eu cette consultation entre le vrai Nattlife et Palmer, quelques mois auparavant ?

« Le Grand-Maitre avait agi très habilement, Spencer, en provoquant ta curiosité par cette révélation. Il sentait que tu éprouvais de l'hostilité contre lui. Il lui fallait tenter de forcer ta confiance, jusqu'après ta visite.

Marsant savoura le verre de whisky versé par son ami et reprit :

— En ce qui concerne l'enlèvement proprement dit, tu sais déjà comment le transbordement avait été opéré d'une voiture à l'autre.

« Une fois à New-York, le Grand-Maitre est devenu Philip Roxwell de Philadelphie. Tiens, pendant que j'y pense... le garçon d'étage qui ne connaissait le locataire du 37 que comme un homme à joues pleines et possédant du ventre, ne pouvait imaginer

que le faux livreur, aux traits émaciés et à la taille mince, pouvait être le même homme.

— Et la téléphoniste ?... demanda Todd.

— Quelle téléphoniste ?... fit Dillwood.

— Celle de Cresville... Vous avez dit, une fois, Marsant, que ce crime devait être rattaché à l'affaire... Mais jusqu'à présent, je ne vois pas le rapport.

— La pauvre fille !... Oui, c'est vrai... Eh bien, c'est moi qui avais raison. Tu ne sais pas où j'ai passé cet après-midi, Spencer ? Je suis allé à Cresville, précisément. J'ai acquis la certitude qu'un inconnu avait tenté de téléphoner du bureau de poste après la fermeture et qu'elle avait refusé. C'est dans les rapports, après enquête. Un témoin a entendu la discussion à la porte.

« Or, tu m'avais dit, Spencer, que lorsque tu avais essayé d'obtenir la communication, la jeune fille ~~était déjà~~ dans l'impossibilité de te répondre ?

— Oui. J'ai nettement entendu le bruit de la chute du corps.

— Ceci est donc acquis. De Cresville à Spotstown, il n'y a pas loin. J'ai donc poussé jusque-là, cet après-midi.

« J'ai interrogé les voisins de Natcliffe. L'un d'eux m'a affirmé que le docteur avait eu une conversation téléphonique, cinq minutes à peine avant ton arrivée.

« Il avait même cru que c'était toi qui avais demandé un rendez-vous à cette heure tardive. C'est pourquoi le souvenir lui en était resté. Il était derrière les rideaux de sa fenêtre quand tu es entré avec Todd, chez le médecin.

« J'en conclus ceci : l'homme qui voulait téléphoner est revenu, décidé à tout. Il s'est introduit dans le bureau. Et, profitant de ce que l'employée était occupée par ton appel, il l'a poignardée dans le dos.

« Et c'est l'appel du complice qu'a reçu le Grand-Maitre... On convenait, sans doute, des derniers détails pour l'enlèvement...

— Tu as donc tout compris, depuis A jusqu'à Z !...

— Non, rectifia Marsant. Il y a tout de même

une erreur que j'ai commise. Et sans le brave Jimmy, je ne serais pas là pour en parler. J'ignorais l'attentat préparé contre moi par Rodney...

Il aspira une longue bouffée.

— Et là, j'y aurais passé, sûrement... Car je connais l'effet terrible des pastilles incendiaires du Grand-Maitre !

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

L'affaire du mort sans tête

Roman policier inédit

par RENE DUCHESNE



SENSATIONNEL

Tous les **MERCREDIS**, demandez
à votre marchand de journaux habituel

LE PETIT ROMAN POLICIER

du **DRAME**,

du **MYSTERE**,

de l'**ANGOISSE**,

de l'**INTÉRÊT**

pouvant être mis entre toutes les mains

LE ROMAN COMPLET :
sous couverture en **4** couleurs

0.50

J. FERENCZI & FILS, EDITEURS

9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14^e)

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement
Made in France

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.